

# L'Initiation Traditionnelle

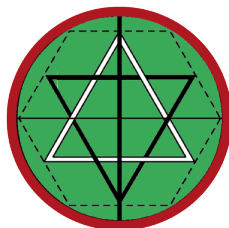
Numéro 2 de 2021

Revue éditée par le GERME (Groupe d'Études et de Réflexion sur le Martinisme et l'Ésotérisme) et fidèle à l'esprit de la revue L'Initiation fondée en 1888 par Papus et réveillée en 1953 par Philippe Encausse

*Philosophie • Théosophie • Histoire*  
*Spiritualité • Franc-maçonnerie • Martinisme*



Éliphas Lévi (Alphonse-Louis Constant)  
(1810-1875) en 1874 (d'après le tableau de Revel)



Revue en ligne L'Initiation Traditionnelle n° 2 de 2021  
Avril, mai & juin 2021

# L'Initiation Traditionnelle

80 rue Doudeauville  
75018 Paris

Courriel :  
[brunolechaux@gmail.com](mailto:brunolechaux@gmail.com)

Sites Web :  
<https://www.linitiation.eu> (site officiel)  
<https://germe.fr> (blog)

ISSN : 2267-4136

**Directeur** : Michel Thiolat  
**Rédacteur en chef** :  
Bruno Le Chaux  
**Rédactrice en chef adjointe** :  
Annie Delcros

Les opinions émises dans les articles que publie **L'Initiation Traditionnelle** doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que leur responsabilité.

**L'Initiation Traditionnelle** ne répond pas des manuscrits communiqués. Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.



## Sommaire du numéro 2 de 2021

Les liens du sommaire ci-dessous sont cliquables

Éditorial, par Bruno Le Chaux	1
Le purgatoire dans la divine comédie, par Didier Lafargue	2
Le volume de la Loi Sacrée - Les récits mythologiques de l'Hindouisme - Le Mahabharata et le Ramayana, par Gérard Foy	14
Dossier Spécial Éliphas Lévi	34
- Bibliographie d'Éliphas Lévi	35
- Lettre d'Éliphas Lévi à Hoëné Wronski	43
- Testament d'Éliphas Lévi	44
- Mystères et réalités de la Kabbale	45
- Les figures du Juif Abraham rétablies d'après Flamel	58
- Caligula et l'Anti-Caligula	66
- Le règne du peuple	69
- La Marseillaise du peuple	71
- Dossier Iconographique	73
Le Voile du Temple déchiré, chapitre VII, par Éliphas Lévi (traduction par Fabien Laisnez)	77
Le Voile du Temple déchiré, chapitre VIII, par Éliphas Lévi (traduction par Fabien Laisnez)	85
Les livres et les revues	93

# ÉDITORIAL



C'est avec joie que nous retrouvons Dante dans ce numéro d'été de 100 pages. En effet, **Didier Lafargue** nous propose un regard très pertinent sur le purgatoire tel qu'il est décrit par le Florentin dans sa *Divine Comédie* en insistant sur la notion de repentir qui se déroule dans le temps.

Puis **Gérard Foy** nous invite à envisager comme *Volume de la Loi Sacrée* (ouvrage utilisé dans le Régime Écossais Ancien et Accepté), non pas nécessairement la Bible, comme c'est l'habitude, mais le Mahabharata et le Ramayana qui sont des récits mythologiques de l'Hindouisme. C'est au travers de ces deux récits que nous découvrons une partie de ce qu'est l'Hindouisme.



Éliphas Lévi en 1874

Nous poursuivons notre étude sur **Éliphas Lévi** grâce à un riche dossier fourni par **Fabien Laisnez**. Fabien nous offre une bibliographie très complète des ouvrages de l'Abbé Constant, une lettre d'Éliphas à Wronski, le testament du maître, des documents relatifs à la Kabbale mais aussi des chansons car Éliphas ne fut pas seulement un grand occultiste, il eut un engagement social très fort qui lui valu de connaître la prison. Le lecteur trouvera aussi un dossier iconographique fourni. Nous continuons la publication du *Voile du Temple déchiré* d'Éliphas Lévi avec les chapitres VII et VIII de l'ouvrage qui en compte 12.

Enfin, nous lançons un projet qui nous tenait à cœur depuis longtemps mais que, faute de temps, nous avons maintes fois reporté, **le blog du GERME** : [germe.fr](http://germe.fr) que nous enrichirons progressivement au fil de l'eau d'articles de la revue *L'Initiation* classés par thèmes ou par auteurs.

*Bruno Le Chaux,  
rédacteur en chef.*

# LE PURGATOIRE DANS LA DIVINE COMEDIE



Un repentir qui se réalise dans le temps

par Didier Lafargue

Le sacré exprime un sentiment de dépendance envers des forces qui dépassent notre raison et dont on sent la manifestation en notre âme. A l'intérieur de celle-ci, il justifie un voyage. Ce dernier a fait l'objet d'une œuvre fondatrice de la littérature occidentale écrite par Dante Alighieri, poète florentin du début du XIV<sup>ème</sup> siècle, *La Divine comédie*. Elle relate un voyage sacré accompli par l'auteur dans les trois mondes dépositaires des âmes, l'enfer, le purgatoire, le paradis. Bien vivant, Dante projette son corps dans l'au-delà. Il dispose de toute sa personnalité, avec ses sentiments, sa peur, ses émotions, sa raison, tout son psychisme, et ses réactions, lors de sa confrontation avec les âmes, donnent un relief particulier à son périple.

Dante va bénéficier d'une grâce particulière de Dieu qui va le prémunir contre les dangers et, tout au long de son parcours, il va faire preuve tant de prudence que d'audace. Heureusement pour lui, il ne voyage pas seul et va avoir pour guide un poète en la personne de Virgile, auteur de *L'Enéide* originaire de Mantoue. Virgile va conduire l'écrivain et l'engager à avancer avec confiance. A l'entrée du paradis, il cèdera la place à Béatrice. Grand amour de Dante, morte dans sa jeunesse, celle-ci a illuminé l'œuvre de l'écrivain. Dante mène à bien un processus alchimique personnel. A partir d'une âme encore imparfaite et peu élaborée, la créature s'élève vers la connaissance et assure sa transmutation

spirituelle. Faisant son autoportrait en parlant à la première personne, l'écrivain invite son lecteur à suivre le même parcours pour mieux enrichir sa conscience. En ce sens, son voyage s'apparente à une quête de l'unité, jusqu'à sa conclusion ultime au paradis.

Entre l'enfer et celui-ci existe un lieu intermédiaire bien caractéristique du christianisme, le purgatoire. Si l'enfer se présente comme un entonnoir, une longue spirale parcourue par l'écrivain et son guide en empruntant des chemins sinueux, le purgatoire est une montagne, celle que forma par réaction Lucifer après sa déchéance. Il faut se plonger dans l'obscurité pour trouver la lumière ; de façon graduelle Dante et Virgile s'élèveront vers celle-ci une fois qu'ils auront quitté le sombre séjour des damnés.

C'est au XII<sup>ème</sup> siècle que les théologiens catholiques ont défini ce lieu et, auparavant, la religion en avait peu envisagé la notion. N'existait que la conception de récompenses pour les bons, de punitions pour les mauvais, une idée très ancienne correspondant au sentiment binaire de l'au-delà. Dans la religion égyptienne, les âmes sont pesées ; si elles sont trop lourdes de mauvaises actions, elles disparaissent en étant jetés à la dévoreuse d'âme. Pour les Grecs, les enfers étaient peuplés par des ombres tristes et errantes. « J'aimerais mieux, valet de bœufs, vivre en service chez un pauvre fermier, qui n'aurait pas grand-chère, que régner sur ces morts, sur tout ce peuple éteint »<sup>1</sup> disait Achille à Ulysse. Seuls quelques élus étaient admis aux Champs Élysées, le séjour des bienheureux. Les Hébreux ont imaginé le schéol, un au-delà triste. Par conséquent, le purgatoire, cet univers intermédiaire entre l'enfer et le paradis, a représenté une nouveauté lorsqu'il fut élaboré par les esprits. Il introduit au thème du repentir.

## Entrée au purgatoire

Dante et Virgile vont trouver en ce lieu une ambiance bien différente de celle connue auparavant. C'est du fait de leurs actes que les âmes avaient été placées en enfer. Ceux qui ont été condamnés à être au purgatoire ne le sont pas à cause de leurs viles actions, seulement en raison de l'intention avec laquelle ils les ont commises. Aussi, leur

---

<sup>1</sup> Homère, *Odyssée*. Traduction de Victor Bérard. Paris : Gallimard, 1955, collection Folio, p.246.

châtiment prend un tour plus psychologique. Si les colériques de l'enfer sont passés à l'acte, ceux du purgatoire se sont contentés de l'exprimer et seule leur pensée est agissante. « Les bons se contentent de rêver ce que les méchants font réellement » disait Freud.

Entre le repentir et le simple remord existe une différence essentielle. Regret de la faute commise, le remord est en soi banal et existe dans toutes les religions. Bien différent est le repentir, typiquement chrétien. L'être qui se repent, reconsidère son passé, reconnaît ce qu'il y a de mal en lui et l'intègre à sa conscience. Il prend conscience que sa personne est plus importante que les actes qu'elle a commis et, partant, est récupéré par la société. Le rôle du prêtre confesseur est de l'aider à progresser dans cette voie. « Va et ne pêche plus »<sup>2</sup> disait Jésus à la femme adultère. Si le remord, symbolisé par l'œil regardant Caïn où qu'il aille dans *La légende des siècles* de Victor Hugo, est seulement interne, le repentir est conditionné par la société qui demande que soit accompli un acte, par exemple le pèlerinage demandé par l'Église. « Nous payons nos actes, mais lui n'a commis aucun crime »<sup>3</sup> disait le bon larron qui, étant sur une croix, avait bien du mérite. Très mal considérés en son temps, les homosexuels ont été mis par Dante au purgatoire et non en enfer car ils se sont repentis. « Je suis Guy de Guinçel, et j'à me purge pour m'être repenti avant la fin »<sup>4</sup> entend le poète au purgatoire.

Une plage marque l'entrée dans le nouveau lieu. Jusqu'alors, les deux voyageurs évoluaient dans un milieu vertical. Mais dès qu'ils sortent du puit de l'enfer, ils avancent sur une terre horizontale, source chez eux d'une certaine sérénité. Par ailleurs, ce n'est plus l'obscurité des profondeurs qui s'impose à eux mais déjà la lumière. Aussi se sentent-ils tellement dépaysés qu'ils pensent être arrivés au paradis. Il n'en est rien en fait, mais l'atmosphère nouvelle souligne le caractère très différent du monde dans lequel il pénètre. Ils se sentent légers, un contraste terrible par rapport à la lourdeur de l'enfer. Qui plus est, la couleur s'impose à eux. Si auparavant, tout était terne et gris, ils voient à présent des couleurs de topaze, de saphir, aussi un azur léger où le ciel et la mer semblent se confondre. « Douce couleur d'oriental saphir, par-accueillie en la sérénité du plein ciel, pur jusques au Cristallin, rendit à mes yeux las paix et délice, dès que je fus sorti de l'ai éteint mes yeux et mon cœur étaient si

<sup>2</sup> Jean 8, 11.

<sup>3</sup> Luc 23, 41.

<sup>4</sup> Dante Alighieri, *La Divine Comédie*. Dans Dante, *Œuvres complètes*. Paris : Gallimard, 1965, Collection La Pléiade, Purgatoire, chant XXVI, p. 1304.

mornes »<sup>5</sup> dit le poète. L'éblouissement s'impose à eux et le sens pris par le purgatoire est de bien saisir cet éblouissement. Il semblerait que toute l'énergie soit mise dans la partie sensorielle de l'être humain ; l'âme se ramasse et se recroqueville sur le plaisir et la douleur. Cette place dévolue aux sens va former l'enjeu du purgatoire. A juste titre Platon disait que si l'influence des sens est trop forte, elle absorbe la vie spirituelle de l'individu. Précisément, la traversée du purgatoire va présenter une résistance, des freins empêchant les âmes d'en sortir.

La plage représente une transition, une sorte d'interface entre l'univers liquide et la terre ferme. C'est un lieu trouble dans lequel il peut être dangereux de s'attarder car sans cesse en mouvement par suite du phénomène des marées. Des légendes rendent compte de ce danger à rester trop longtemps en cet endroit, par exemple celle des deux amants qui furent noyés pour s'être aimés trop longtemps sur une plage du pays basque qui prit dès lors le nom de chambre d'amour. Aussi, ne peut-elle avoir qu'un caractère intermédiaire dans l'aventure de Dante.

Le caractère sacré pris par celle-ci transparait dans la nécessité première qui lui est impartie de se purifier. C'est alors que les deux voyageurs rencontrent Caton d'Utique, le gardien du purgatoire. Dans sa quête d'un père qui lui avait si rapidement fait défaut dans son enfance, il est peu surprenant que Dante ait choisi ce personnage. Caton, ennemi de César et de son goût pour le pouvoir personnel, était attaché à la liberté. Or, celle-ci séduisait beaucoup l'auteur de la Divine comédie et il s'en était fait le défenseur à Florence. Il est donc normal que l'écrivain ait attribué un tel rôle à ce nouveau père de substitution. La demande que ce dernier fait à Virgile de purifier Dante prend sa source dans l'importance que l'église catholique a toujours accordée aux rites à travers les sacrements et les cérémonies. « Il faut des rites »<sup>6</sup> dit le renard au petit prince dans l'œuvre de Saint-Exupéry. L'eau lustrale appliqué à Dante est supposée en conséquence enlever le noir dont l'enfer l'a recouvert. Il est aussi ceint d'un jonc pour le prémunir de l'orgueil.

## La montagne de l'espérance

Quittant la plage, Dante et son guide gravissent résolument la montagne. L'alchimie de leur âme engagée au commencement de leur

---

<sup>5</sup> *Ibid.*, Chant I, p.1116.

<sup>6</sup> Saint-Exupéry, *Le petit prince*. Paris : Galimard, 1999, collection folio, Chapitre 21, p.74.

périple prend un tour très actif car l'effort accompli pour grimper toujours plus haut créent en eux une transformation salutaire. C'est une différence avec l'enfer, un sentiment de culpabilité les travaille et grâce à celui-ci, ils peuvent mener à bien l'édification de la personnalité humaine. Les deux héros du *Hussard sur le toit*, roman de Jean Giono, se retrouvent coincés dans une région infestée par le choléra et mise en quarantaine. Placé devant le choix consistant à rester là ou tenter de quitter ce lieu par tous les moyens, ils choisissent la deuxième option. Ainsi font les âmes au purgatoire gravissant leur montagne en dépit des souffrances et des peines. Si en enfer et au paradis le temps n'existe pas, puisque tout est fixé à jamais, il est présent au purgatoire car du temps est nécessaire pour se repentir. Les pécheurs gravissent une montagne et peu à peu, par étapes successives, se rapprochent du paradis. Ce problème du temps et de la patience existait déjà chez les Anciens. Dans la tragédie d'Eschyle, *Prométhée enchaîné*, Prométhée, puni par les dieux pour avoir volé le feu divin, révèle à Io que l'un de ses descendants, Hercule, le délivrera de ses chaînes. Mais cela n'arrivera qu'à la douzième génération.

Absent en enfer, l'espoir existe au purgatoire et introduit à la notion d'espérance. Celle-ci guide les âmes animées par la volonté de se repentir. Un effort leur est demandé, des épreuves leur sont imposées.

Pour les aider, les anges, intemporels et sans sexe, expriment une certaine clairvoyance. « Voici l'ange de Dieu ! et les mains ploie : tels sénéchaux trouveras-tu ormais. Vois comme il a en dédain l'art humaine si que rame ne veut, ni autre voile que ses deux ailes, entre bords tant lointains »<sup>7</sup> dit Virgile à Dante. Il est très difficile d'atteindre Dieu par soi-même et ces êtres éthérés ont pour fonction d'insuffler le sacré dans les âmes des deux voyageurs. Messagers du tout puissant, ils montrent l'importance capitale que l'Église a donné aux intercesseurs. Le culte des saints a toujours tenu une place dans la religion catholique et il est plus facile de prier Dieu en prenant pour intermédiaire l'un de ces êtres qui ont été touchés par la vie de l'Esprit. A l'entrée du purgatoire, un ange marque sept P sur le front de Dante. Chaque étape de son voyage marquera une victoire sur lui-même et verra un P s'effacer. Les anges sont particulièrement présents dans le chant 8 où, vêtus de vert (comme Peter Pan), ils sont l'image d'une renaissance, un peu de la candeur adolescente. Ils aident à soulever le voile du vrai, symbolisent une lutte entre les forces de l'obscurité et celles de la lumière.

<sup>7</sup> Dante Aligheri, *La Divine Comédie*, dans *Op.cit.*, Chant II, p. 1125.



Précisément, les degrés d'évolution manifestés par l'âme sont montrés par l'expression du rapport entre l'ombre et la lumière. L'ombre n'existe pas en enfer, ou plutôt tout est ombre ; il en va différemment au purgatoire. Tandis que Dante constate que son ombre s'étend alors qu'il gravit la pente, il observe que Virgile n'a pas d'ombre, à l'instar des autres âmes qui gravitent la montagne. Si l'on considère que l'ombre représente ce que l'on s'est refusé à accepter de soi et à intégrer à sa conscience, l'absence d'ombre chez les individus tentant de se repentir signifie qu'ils ont pris conscience de fautes qu'ils s'efforcent de canaliser pour le plus grand profit de leur âme, quelle que puisse être la souffrance éprouvée. A l'instar de son ombre qui n'apparaît pas, Virgile tend un moment à s'effacer et se montre indécis. C'est ce que constate Dante quand il réalise qu'il n'est plus avec lui. « Le soleil à mon dos flambait tout rouge, rompu devant mes pas par la figure de mon corps, où ses rais penchés se butent. Saisi de peur, je me retourne à destre : ne suis-je abandonné ? car, devant moi – moi seul ! – j'ai vu la terre être obscurcie »<sup>8</sup>. Le fait est significatif car il montre que le poète n'a plus besoin de guide. Une étape vient d'être franchie dans son parcours et le voyageur est dorénavant assez fort pour ne plus compter que sur lui-même. C'est une image de la vie. Chacun dans son existence doit savoir prendre ses distances à l'égard de ses parents et être assez solide pour se prendre en main. Si le fidèle peut d'abord compter sur le prêtre pour le guider dans sa vie spirituelle, notamment lorsque celui-ci consent à lui remettre ses péchés s'il estime que son repentir est sincère, lui seul demeure le maître de ses choix dans son existence.

Dante se met alors à errer et à tâtonner à l'image de Moïse vivant avec son peuple 40 ans dans le désert avant de trouver sa voie. Il se cherche, éprouve des difficultés et évolue avec lenteur. Au purgatoire, tantôt il fait jour, tantôt il fait nuit. Tout sensoriel et lumineux qu'il est, ce lieu a sa nuit ce que suggère l'image du serpent. « Du bord où est sans rempart la vallée entrant une couleuvre, et je crus voir celle qui tenta Eve en l'amer fruit »<sup>9</sup>. Dans son roman *la Mare au diable*, George Sand présente une mare d'où peuvent sortir toute sorte de malédictions. Le même esprit règne au purgatoire où tout va bien tant que l'on y voit mais où l'inquiétude domine quand il fait nuit, l'image de l'individu perplexe sur lui-même dans la mesure où il ne peut jamais savoir ce qui va sortir de sa conscience profonde. Sans la lumière on ne peut progresser et pour cela le secret du feu trouvé par l'homme de Neandertal il y a 300.000 ans a changé le rapport de l'homme avec les bêtes et avec la nuit.

<sup>8</sup> *Ibid.*, Chant III, p.1132.

<sup>9</sup> *Ibid.*, Chant VIII, p.1173.

## Le pécheur face à lui-même

L'effort de Dante sur la montagne pose le problème de l'identité du pécheur au purgatoire. Se repentir signifie que l'on a pris conscience de sa faute et à cette fin la parole détient un rôle important. Celle-ci a pour fonction de contrebalancer l'indignité du pécheur, de donner forme et intelligibilité à la reconnaissance de sa faute. La partie divine s'exprime en soi et les pulsions profondes sont relativisées. « Or devant nous en travers de la côte, autres gens s'en venaient à peu de pas, *Miserere* chantant vers après vers »<sup>10</sup> ; *Miserere*, « prends pitié de nous », un nœud se défait à l'intérieur de l'âme et l'on meurt en paix. Véronique Graslin, héroïne du *Curé de Village* de Balzac, a caché à ses proches qu'elle a été la maîtresse d'un criminel et contribué à ses méfaits. Sur le point de mourir, elle se confesse au curé et se repent d'avoir commis ces fautes. « Je n'ai rien eu à pardonner, j'ai seulement purifié ce coin où le Mauvais se cachait. Quelque pénible qu'ait été cette victoire, elle est complète »<sup>11</sup> lui dit-elle.

La parole s'exprime aussi par la prière. Les morts veulent que les vivants parlent d'eux et l'intercession détient une place primordiale. Dante est abordé par des âmes lui demandant d'intercéder en leur faveur par les prières une fois revenu dans le monde des vivants. Existe entre les uns et les autres une interrelation et ils forment un tout ; le vivant se présente comme une partie dynamique destinée à revivifier le mort. L'importance des rites si caractéristique du purgatoire est valorisée avec la prière qui actionne une force supérieure apte à déclencher une prise de conscience permettant au mort de progresser. S'il s'arrête par suite de sa faiblesse, le vivant a la possibilité de favoriser son évolution et de contrebalancer celui qui a cessé d'avancer. Les débuts du christianisme ont donné un magnifique exemple de cette relation entre le vivant et le mort à travers les rêves de sainte Perpétue au début du III<sup>ème</sup> siècle. Arrêtée en tant que chrétienne sous l'empereur Septime Sévère, Perpétue vit dans un rêve son frère, mort d'un cancer à l'âge de sept ans et auquel elle ne pensait plus depuis longtemps, lui apparaître avec ses plaies et, non baptisé, lui demandant d'intercéder pour lui. Transférée à la prison du palais et comprenant qu'elle allait être livrée aux bêtes, elle pria pour qu'il obtienne sa grâce. Elle fit alors un deuxième songe lui montrant son frère bienheureux. Grâce à l'intercession d'une martyre, comme telle appréciée

<sup>10</sup> *Ibid.*, Chant V, p.1145.

<sup>11</sup> Honoré de Balzac, *Le curé de village*. 1841

de Dieu, un mort a accédé au paradis. Ce rêve devait plus tard contribuer à faire adopter par les esprits la croyance au purgatoire.

La prière n'en frappe pas moins par son rôle ambigu et l'on s'interroge sur son efficacité réelle. A-t-elle vraiment le pouvoir d'infléchir le Ciel ? En fait, elle n'est utile que si l'on est totalement en union avec la puissance céleste et à Dante sollicité par les défunts, Virgile, son guide, fait comprendre qu'elle est inutile. « Or là où je marquais cette sentence défaut ne s'amendait par oraison, car l'âme orante était de Dieu déjointe »<sup>12</sup> lui dit-il. Le poète de Mantoue croit à la grâce de Dieu, non à sa miséricorde, et le désir de penser avoir un effet sur Lui par la prière peut être perçu comme une excessive valorisation de sa personne. L'impératrice Marie-Louise, deuxième femme de Napoléon, a demandé dans son testament que soient dites pour elle 300 messes après sa mort pour écourter son passage au purgatoire (elle en avait les moyens il est vrai) ; il fallait qu'elle ait beaucoup à se faire pardonner ! Finalement, mieux que la prière, le rire a son importance et pour cette raison Béatrice rit au paradis. « M'entends-tu bien ? De Béatrice est mon conte. Là-haut dessus la cime de ce mont, bientôt la verras-tu, heureuse et rire »<sup>13</sup>, dit Virgile.

Dans cet effort constant, les deux voyageurs sont aidés par l'Esprit saint, troisième personne de la Trinité, parfaite expression de la vie divine en l'âme de l'individu. « Et l'esprit de Dieu planait au-dessus des eaux »<sup>14</sup> est-il écrit dans la Genèse. Dante rêve qu'il est saisi par un aigle, symbole de l'Esprit divin. « Il me semblait voir suspendue emmi le ciel une aigle à penne d'or, l'aile eployée, et sur moi prête à fondre [...] Puis me semblait qu'ayant roué un peu, terrible comme foudre, elle plongeait et sus me ravissait jusqu'au feu »<sup>15</sup> raconte le poète, placé devant le portail de la purification. Plus loin, face à une représentation de l'ange Gabriel, il dit : « Nos pieds là-haut ne s'étaient mus encore quand j'aperçus que le tour de la balme – qui franchement refuse l'échelage – était de très blanc marbre à entailures tout aorné, telles que Polyclète, ains la nature, en aurait courte honte »<sup>16</sup>. La clarté se fait voir dans l'obscurité et accroît l'énergie des deux voyageurs. C'est Grégoire de Nazianze, théologien grec du IV<sup>e</sup> siècle qui a théorisé l'Esprit saint. Deux niveaux existaient pour lui, celui des divers obstacles rencontrés par l'individu sa vie durant, celui

<sup>12</sup> Dante Aligheri, *La Divine Comédie*, dans *Op.cit.*, Chant VI, p.1154.

<sup>13</sup> *Ibid.*, Chant VI, p.1155.

<sup>14</sup> Gn 1.2.

<sup>15</sup> Dante Aligheri, *La Divine Comédie*, dans *Op.cit.*, Chant IX, p.1178.

<sup>16</sup> *Ibid.*, Chant X, p.1184.

de l'esprit. Sans ce dernier, on ne voit que des obstacles partout et l'on perd courage. L'Esprit, pérennité du Christ en chacun après la mort du Christ, contraint l'individu à affronter le monde sans se rebeller contre lui de façon à mener à bien l'édification progressive de sa personnalité. Il représente une synthèse, l'aboutissement de la vie de l'âme humaine. Au Vème siècle avant Jésus Christ, Polyclète, grand sculpteur grec cité par Dante, d'un bloc de marbre faisait sortir une statue. Autrement dit, il voyait l'esprit du marbre.

La puissance divine dont ils se sentent éclairés leur est d'un grand secours face au péché d'orgueil, premier des sept péchés capitaux « Tous mes proches menés par elle [superbe], en malin sont tombés. Et pour elle me faut porter ce poids tant que je satisfasse enfin à Dieu chez les morts n'ayant su chez les vivants »<sup>17</sup> dit Hombert à Dante. L'arrogance caractérise l'être qui adhère à ce qu'il croit être et masque toujours une faiblesse personnelle. Des gens de pouvoir expriment une volonté de domination et sont arrogants. Il arrive parfois que des êtres ayant en main le destin de leur pays se fassent dictateur car ils pensent être suivis ; Louis XIV a fait faire son portrait idéalisé par Rigault et y a adhéré. L'humilité est pourtant bien souhaitable, notamment dans le domaine intellectuel. « Heureux les pauvres en esprit, le royaume de Dieu est à eux »<sup>18</sup> dit une béatitude de Saint Matthieu. C'est l'idée qu'a développé au XIIIème siècle le mystique rhénan maître Eckart en s'efforçant d'alléger son âme « un néant capable de Dieu », en l'éloignant de toutes les conceptions intellectuelles qui avaient cours dans l'enseignement religieux de son temps et qu'il estimait bien vaniteuses pour l'esprit.

D'autres péchés capitaux exercent leur influence au purgatoire, l'envie, la luxure, la colère. L'envie ronge, à l'inverse de ce qui s'est passé aux noces de Cana. Jésus prenant de l'eau et le transformant en vin représente l'âme de l'individu qui cherche en lui le peu de choses dont il peut se prévaloir et le transcende sur le plan spirituel, autrement dit qui travaille à l'alchimie de son âme. La luxure, quant à elle, a été traitée avec indulgence par Pétrarque pour qui le plaisir était « plaisant ». Boccace, dans le *Décameron*, l'a considérée ainsi en l'assimilant à la « gaudriole ». Mais dans l'œuvre de Dante, celui qui cède à la luxure se prend plus ou moins pour Dieu.

<sup>17</sup> *Ibid.*, Chant XI, p.1192-1193.

<sup>18</sup> Mt 5,3.

## Béatrice, introductrice au paradis

Peu à peu, les deux voyageurs se rapprochent du paradis. L'unification de la personne à laquelle travaille leur périple tend à se réaliser, impliquant en premier lieu une harmonie entre l'âme et le corps pour que l'une et l'autre forment un tout. Cela ne se fait pas sans lutte et un conflit entre la résistance et le changement se produit en l'âme de l'écrivain. Ce combat trouve son symbole dans le mur de flamme effrayant le poète et qu'il lui faut pourtant franchir s'il veut parvenir à s'unifier. « Dès l'entrée, en un flot de bouillant verre j'aurais sauté me cuidant rafraîchir, tant le brûlis était là sans mesure »<sup>19</sup>.

Tandis que Dante et Virgile approchent du sommet, la femme se manifeste, annonce la venue de Béatrice. L'alchimie progressive à laquelle l'âme est soumise suppose l'intégration du sexe opposé, de la féminité dans le cas du poète florentin. Chaque homme a en lui une part de psychologie féminine, chaque femme a une part masculine en elle, l'anima et l'animus dont parlait Carl Gustav Jung. La montée de Dante représente chez lui, à sa suite chez tous ses lecteurs, une volonté de trouver son unité. Or, celle-ci n'est possible que si toutes les forces de son âme, auparavant dispersées, sont rassemblées par cette énergie féminine dont il est détenteur. Déjà, dans le chant XVIII, le voyageur témoignait de cette ambivalence de la femme, établissant une distinction entre l'amour bon et l'amour mauvais. À Gustave Moreau revient le mérite d'avoir su visualiser la nature profondément féminine attachée à l'âme de l'être masculin, laquelle peut prendre deux aspects, un oiseau léger et funeste foulant tout aux pieds ou la femme pure, idéale, intouchable, vierge éternelle d'une froide beauté. L'artiste a tenté de montrer les deux aspects de l'âme, négatif et positif. Les vertiges de l'amour sont à redouter car ils peuvent entraîner des catastrophes. Précisément, Dante à un moment de son parcours, rêve qu'une sirène le séduit. Virgile lui fait comprendre la véritable nature de la vision. « Il prenait l'autre, et par devant l'ouvrait fendant sa robe, et me montrait le ventre : la pueur m'éveilla qui en sortait »<sup>20</sup>. Dans son roman *La faute de l'abbé Mouret*, Emile Zola évoque un abbé qui tombe amoureux d'une jeune fille, Albine. Son ami Frère Archangias lui ayant expliqué qu'il aime une diablesse, il l'abandonne et elle meurt de chagrin. « C'est cette gueuse qui vous a tenté, n'est-ce pas ? Ne voyez-vous pas la queue du serpent se tordre parmi les mèches de ses

<sup>19</sup> Dante Aligheri, *La Divine Comédie*, dans *Op.cit.*, Chant XXVII, p.1310.

<sup>20</sup> *Ibid.*, Chant XIX, p.1249.

cheveux ? Elle a des épaules dont la vue seule donne un vomissement... »<sup>21</sup> dit Frère Archangias. *La flûte enchantée* de Mozart présente la douceur du personnage de la reine de la nuit. Mais une erreur est commise et elle se déchaîne. « A mon seul désir » exprimait la tapisserie de la dame à la licorne. Pour parvenir à sublimer cette énergie féminine il est nécessaire d'aller au fond de soi, à l'image de Dante traversant une forêt profonde et mystérieuse. De tout temps, la forêt, lieu de tous les dangers issus des bêtes sauvages et des hors-la-loi, a provoqué la peur et l'inquiétude, celles de l'inconscient avec toutes ses incertitudes. « Déjà m'avaient mes lents pas transporté dedans la selve antique si avant que je n'en pouvais plus revoir l'orée »<sup>22</sup>. Toujours dans *La mare au diable*, les deux amants allument un feu dans un lieu sauvage et ils vont s'aimer. Après être sorti de la forêt, le poète va rencontrer plusieurs femmes qui peu à peu le prépareront à sa confrontation avec Béatrice. L'une d'elle est Mathilde, ancien amour de jeunesse, image de la raison naturelle, de la sagesse humaine et philosophique. Elle va l'engager à boire l'eau du Léthé, fleuve de l'oubli, pour se purifier et l'introduire à Béatrice. « Je dirai comment procèdent d'expresse cause les faits qui te confondent, et purgerai les brouillards qui t'assaillent »<sup>23</sup> lui dit-elle.

Enfin Béatrice apparaît. Avec elle va se trouver dépassée chez le poète cette ambivalence entre les deux aspects de la femme. L'état originare d'Adam en chaque individu doit mourir, ce qui est exprimé dans *la Divine comédie* par la métaphore du réveil. Avant que Dante entre au paradis, il faut que les opposés se déchirant son âme trouvent leur résolution ; Béatrice doit l'aider à refouler en lui la femme perverse et éveiller la muse, l'énergie créatrice irriguée par l'action bienfaisante de la féminité. Cette renaissance a été exprimée par l'action de Jésus envers Lazare, annonçant la résurrection du sauveur. « Lève-toi Lazare »<sup>24</sup> lui dit-il. Ainsi, à partir de l'état premier caractérisant l'âme de l'individu, un nouvel état plus riche, plus conscient, prend naissance. C'est ce que fait Béatrice quand elle ressuscite Dante. Ce dernier la voit près d'un arbre gardé par un griffon. Animal mythique au corps de lion et à tête d'aigle, il symbolise le lien entre la terre et le ciel, tout comme l'arbre à côté duquel il se tient. « O bienheureux griffon, qui ne déchires douce au goûter, de ton bec rien n'arraches, car mal s'en tord ensuite la ventraille »<sup>25</sup>. L'arbre est l'image de l'enracinement. A la fin de *L'Odyssée*, Pénélope, doutant de

<sup>21</sup> Emile Zola, *La faute de l'abbé Mouret*. Paris : Gallimard, collection Folio classique, 1991, p. 279.

<sup>22</sup> Dante Aligheri, *La Divine Comédie*, dans *Op.cit.*, Chant XXVIII, p.1316.

<sup>23</sup> *Ibid.*, Chant XXVIII, p.1319.

<sup>24</sup> Jean 11, 43.

<sup>25</sup> Dante Aligheri, *La Divine Comédie*, dans *Op.cit.*, Chant XXXII, pp 1347-1348.

l'identité d'Ulysse, le soumet à une épreuve en lui demandant de déplacer le lit conjugal. Mais c'est impossible, car il est arrimé à la terre et le roi d'Ithaque le lui fait entendre. « Au milieu de l'enceinte, un rejet d'olivier éployait son feuillage ; il était vigoureux et son gros fût avait l'épaisseur d'un pilier [...] de cet olivier coupant la frondaison, je donnai tous mes soins à équarrir le fût jusques à la racine, puis, l'ayant bien poli et dressé au cordeau, je le pris pour montant où cheviller le reste ; à ce premier montant, j'appuyai tout le lit dont j'achevais le cadre »<sup>26</sup> répond Ulysse à son épouse.

Aux sadducéens lui demandant ce qu'était la vie au paradis, le Christ répondit qu'il n'y avait plus de noces. Rien n'est à unifier dans le séjour des bienheureux et toute séparation a été abolie. À l'époque où Dante écrivait, la division s'installait partout dans la société, rendant l'écrivain nostalgique de l'unité perdue. C'est au paradis que celle-ci trouvera son expression ultime.

## Bibliographie :

- Jacques Madaule, *Dante et la rigueur italienne*. Paris : Éditions Complexe, 1957.
- Didier Ottaviani, *La philosophie de la lumière chez Dante Du Convivio à la Divine comédie*. Paris : Honoré Champion Éditeur, 2004.
- Louis Lallement, *Initiation à la symbolique de la Divine comédie, II Purgatoire*. Paris : Guy Trédaniel, 1984.

---

<sup>26</sup> Homère, *L'Odyssée. Op.cit.*, p.441.

# LE VOLUME DE LA LOI SACREE

## Les récits mythologiques de l'Hindouisme Le Mahabharata et le Ramayana

par Gérard FOY

Les récits mythologiques traduisent les croyances, les valeurs et les principes éthiques des êtres humains d'une époque, ils expriment les projections qu'ils ont fait sur leurs divinités et racontent l'existence de dieux qui ont régi leur vie quotidienne et ont été à l'origine des lois.

Ces livres parlent d'une Tradition, celle de l'humanité, transmise aux hommes et aux femmes d'aujourd'hui. Ils reflètent l'essence d'une réalité vécue par un peuple ou une civilisation et donnent un sens à celui ou celle qui s'y reconnaît, pour le moins s'il en a reçu l'enseignement.

Au sens maçonnique du terme, ils correspondent en effet, au plus profond de chaque Frère et de chaque Sœur, à une histoire dans laquelle il/elle peut se reconnaître dans sa démarche initiatique, à un héritage symbolique qui, dans une version lunaire et/ou solaire, signe ses actes, forge son âme et le relie alors ou non à celle, collective, qui est exprimée dans le Volume de la Loi Sacrée.

La Franc Maçonnerie s'appuie sur trois grands principes méthodologiques dont les symboles sont posés sur l'autel des serments, on peut les énoncer ainsi :

- Le respect de la Règle qui deviendra le Devoir en toutes circonstances.
- L'harmonie des Trois Points qui est le fondement de la Justice.
- La rigueur de la Construction qui seule permet d'accéder à la vérité.



Plus tard, l'initié comprend que l'Amour en toute chose et en toute circonstance est la clé d'accès au bonheur de la vie sur terre.

Le Volume de la Loi Sacrée, posé sur l'autel des serments, éclairé par le rayon de Lumière qui illumine la Loge et traverse le Vénérable Maître, est donc un symbole central des rituels du Régime Écossais Ancien et Accepté.

Vis-à-vis du Volume de la Loi Sacrée, ces textes ouvrent notre conscience sur trois points :

- Ils ne contiennent pas la vérité, mais ils servent le franc-maçon dans sa recherche de la vérité en tant qu'expérience vécue par les hommes de la tradition dans laquelle ils s'inscrivent et ils l'aident ainsi à parvenir à l'Eveil.
- La vérité du franc-maçon, ou en tout cas celle qu'il doit rechercher, est dans l'intime conviction ou le Soi qui l'habite, frontière tenue entre sa réalité, celle de son Moi ou de son Ego, et la part inconnaissable de l'univers cosmique qui l'enveloppe.
- La parfaite observance des rituels, dans lesquels le VLS tient une place centrale sur l'autel des serments au même titre que l'équerre et le compas, est une voie (parmi d'autres possibles) pour s'éveiller à la pleine conscience, grâce au miroir des symboles, de sa propre nature et de la vérité de son existence, c'est-à-dire ce qui traduit la signature spécifique et spirituelle de chaque être véritable.

Dans ces quelques lignes, je voudrais montrer comment les deux textes importants et essentiels de la mythologie de l'Inde présentent les caractéristiques qui définissent ce qu'on peut attendre d'un « Volume de la Loi Sacrée ».

En Inde, la mythologie se fonde sur un ensemble de textes dits « sacrés », ils structurent la vie et la pensée des hindous depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, nous y trouvons principalement :

- Les védas, écrits entre 2000 et 500 avant JC, ils sont sensés transmettre en sanskrit le savoir des dieux à des sages mystiques. Deux sources principales les composent : la shruti dictée par les dieux et la smriti qui traduit la vieille Sagesse des brahmanes, révélation pour la première et exégèse pour la seconde.
- Deux textes épiques datant de l'époque du Brahmanisme : le

Mahabharata, dont est issu la Baghavadgita, et le Ramayana, ils ont été écrits aux environs de l'ère chrétienne et racontent les combats entre des êtres de Lumière associés aux dieux et les créatures démoniaques associées à Ravana, le dieu démon.

- L'hindouisme a su ensuite s'affirmer par sa dialectique, et surtout par la ferveur populaire, face à ceux qui niaient l'autorité de la tradition védique, notamment le jaïnisme, le bouddhisme et l'islam, depuis le moyen âge indien jusqu'au XVIII<sup>ème</sup> siècle.

A ces textes, il faut ajouter les Puranas qui racontent une histoire universelle intégrant la cosmogonie propre à l'hindouisme, ses mythes et ses légendes dont une partie est purement historique. Manu, sauvé d'un déluge, est l'une des premières incarnations de Vishnu, celle d'un poisson qui le porte, lui et sa famille, rescapé des eaux.

Dans ces textes, Manu est considéré comme le premier législateur, il crée le Mânarvadharma- Shastra appelé « Les lois de Manu » dans lequel il explique les droits et les devoirs de chacun selon sa situation sociale, constituant fondamental du Dharma hindou.

Notons enfin que ces histoires sont considérées comme des « Itihasas », mot composé de « iti » qui signifie « ainsi », de « ha » qui est l'équivalent de « en vérité » et de « âsa » qui veut dire « cela se produisit vraiment ainsi ». L'épopée commence donc par : « ainsi en vérité cela s'est produit ainsi », expression comparable à : « En vérité, Je vous le dis », sauf que l'une est relative à une expérience vécue, et l'autre fait référence à un Dieu inspirateur.

Ce qui suit présente les deux textes de l'époque Brahmanique, ceux qui sont aujourd'hui profondément ancrés dans la culture Hindoue : le Mahabharata qui mêle histoire et mythologie et qui transmet l'histoire de la dynastie lunaire du Krukshetra, et le Ramayana, l'autre épopée, qui raconte l'histoire de Rama et de la dynastie solaire.

Ainsi, ces deux textes forment un tout, un ensemble cohérent dont les deux visions sont complémentaires l'une de l'autre lorsqu'elles sont juxtaposées, le premier donne une vision lunaire, il appelle à la méditation et à une introspection de l'âme humaine, le second est solaire, il est tourné vers l'action et montre les exploits de quelques héros mythiques aux prises avec les dieux et les démons.

Chacun de ces textes a été écrit par des témoins qui ont vécu l'histoire contemporaine qu'ils racontent, de même l'Ancien Testament témoigne d'expériences humaines et dans les évangiles les disciples ne faisaient que rapporter leurs interprétations d'une histoire contemporaine.

# I - LE MAHABARATA

Les textes de référence présentés ci-dessous sont en caractères droits et issus de trois ouvrages principalement : « Le Mahabharata de Jean Paul Carrère aux éditions Pocket, « Les grands penseurs de l'Inde » d'Albert Schweitzer dans la collection Petite Biblio aux éditions Payot et « Kali mythologie » de Daniel Audier, les textes écrits en italique résultent d'une interprétation symbolique destinée à montrer les rapports entre le mythe et les rituels maçonniques.

Le Mahabharata raconte l'histoire du conflit et des hauts faits guerriers de deux branches d'une même famille, « les Bharatas », dans une guerre qui les opposa au 18<sup>ème</sup> siècle avant Jésus Christ. Étymologiquement, Bharata est un homme de principe, d'une moralité remarquable, l'équivalent de la Chevalerie du Moyen-Âge.

D'un côté les Pandavas et leurs cousins, et de l'autre les Kauravas, luttèrent pour la domination du royaume des Kurus entre le Gange et l'Haryana. Les deux partis étaient des descendants de Kuru, mais les Kauravas étaient des démons incarnés, sans doute assimilés aux antiques haryens, et les Pandavas l'équivalent des dieux descendus sur terre.

Beaucoup d'épisodes se déroulent avant que s'engage la vraie bataille. En particulier Arjuna, le chef des Pandavas, reçoit des dieux leurs armes les plus puissantes : la vision divine et la massue de Yama, le lasso et le pouvoir de disparition de Varuna, le char aérien d'Indra. Il rencontre aussi Shiva au cours de sa réincarnation en sanglier.

## Les grandes étapes de l'épopée se résument ainsi :

A l'origine, KURU, roi de la dynastie lunaire a deux fils (nous entrons dans la dualité de l'incarnation) : Dhrtarastra, qui a lui-même cent fils, et Pändu, qui a cinq fils, les Pändara (100 et 5 rappellent bien sûr la multitude et les élus). Dhrtarastra est aveugle de naissance, il ne peut donc pas régner (il n'a pas la vision). Le pouvoir royal revient donc à son frère Pändu et ses fils devront assumer le règne.

Mais Duryodharma, fils aîné de Dhrtarastra, n'accepte pas ce choix du destin (la loi du dharma et de l'équilibre, donc celle dont doivent nécessairement découler les choses naturelles). Il propose donc à l'aîné des Pändavas, à la suite de diverses disputes et querelles, de jouer le royaume aux dés.

Dans la pensée du Mahabharata, le destin (le dharma ou la loi morale juste) se conçoit comme une série d'actes qui ne relève pas du hasard, mais suit une logique et une cohérence qui doivent conduire le monde vers le Nirvana (immersion du moi dans l'infini), un état de perfection, de paix et de bonheur permanent. Par conséquent, les résultats du jeu ne devraient pas modifier le cours des choses, ni le règne des Pandavas, ils acceptent donc l'enjeu en toute logique et foi en leur destin.

Mais Duryodharma nourrit l'intention de tricher (donc de changer le cours naturel des choses et de provoquer un déséquilibre dans le monde) et les Pândavas sont battus à chaque tour de jeu après avoir engagé toutes leurs possessions :

- 1<sup>er</sup> jeu : l'aîné Yudishtiva met en jeu ses biens et il les perd.
- 2<sup>ème</sup> jeu : il engage son royaume et il doit transmettre son règne aux Kauravas.
- 3<sup>ème</sup> jeu : il joue sa famille et ses propres frères qui doivent accepter de devenir les esclaves des Kauravas.
- 4<sup>ème</sup> jeu : Il perd sa propre femme, Draupavi, convoitée par Duryodharma. Heureusement, elle est sauvée par Vishnu qui enroule autour d'elle un sari dont la longueur du tissu est telle que Duryodharma ne parviendra jamais à le défaire.
- 5<sup>ème</sup> jeu : il met sa propre personne en jeu si bien qu'il reste à la « merci » de Duryodharma.

A la fin, les Pandavas ont tout perdu et après une ultime négociation, ils acceptent l'exil de douze ans qui leur est proposé (douze : le temps d'un cycle achevé) à l'issue duquel ils retrouveront la royauté. Pour parvenir à l'éveil, il faut se dépouiller de tout, de ses biens, des êtres qui nous sont chers, jusqu'à ses croyances. Les trois pièces de théâtre sur les épopées hindoues mises en scène et présentées par le théâtre du Soleil au cours des dernières années à la Cartoucherie en collaboration avec des acteurs et un metteur en scène de Bangalore en sont une remarquable illustration.

Mais à leur retour, Duryodharma refuse de nouveau de leur céder le pouvoir et une guerre générale et fratricide est déclenchée entre les deux familles. A un moment donné, le combat entre les Chevaliers élus du Ciel conduits par l'Archange Michel et les créatures du Diable est inévitable.

Dans ce poème, Krishna est la 8<sup>ème</sup> incarnation de Vishnu, il y joue un rôle central pour mettre fin au conflit et rétablir l'ordre sur la terre. Dans la trinité hindoue, entre Brahma le créateur et Shiva le destructeur, Vishnu descend régulièrement sur la terre parmi les hommes sous la forme

d'artéfacts pour rétablir le Dharma, c'est-à-dire l'ordre et les règles qui préservent l'équilibre et la loi naturelle. Ne serait-il pas l'équivalent du Métatron biblique ?

Krishna est donc d'abord envoyé en ambassade auprès des deux camps, mais le frère aîné des Kauravas, Duryodharma, refuse tout compromis et menace même de le faire prisonnier, il se montre alors entouré de tous les dieux en miniature et lui révèle qu' « il n'est pas seulement un homme ».

Face à tous ces efforts pour éviter la guerre, les armées se préparent à la grande bataille et commence alors la partie centrale et la plus riche d'enseignements de l'épopée : « le chant du Seigneur » connu sous le nom de la Bhagavad'gîta (partie II).

A la fin de la guerre, Gandhari, la mère des Kauravas, maudit Krishna de pas avoir épargné ses cents fils morts dans la bataille.

En miroir des fautes mises en exergue dans le Ramayana, trois erreurs sont commises par Krishna :

- Une génération plus tard, des gens du peuple qu'avait soutenu Krishna, les Pandavas, bafouent trois brahmanes, cette faute d'ordre 1 (du point de vue religieux, ou plutôt sacerdotal, selon Dumézil) rappelle l'assassinat de Ravana, démon mais aussi Brhamane. Lucifer est aussi un Archange détrôné du Ciel.
- Puis d'autres s'entre-tuent à la suite d'une beuverie : elle correspond à l'absence de confrontation de Rama face à Valin dans le Ramayana, c'est une faute d'ordre 2 (cette fois du point de vue guerrier ou plutôt chevaleresque).
- Le frère aîné de Krishna disparaît sous l'océan, faute d'ordre 3 (du point de vue du peuple) comme la répudiation de Sita, l'épouse vertueuse de Rama dans le Ramayana. Toutes ces anecdotes ne sont pas sans rappeler les dérapages de Salomon.

Comprenant alors que les temps étaient accomplis, Krishna s'enfonce dans la forêt, entre dans une profonde méditation et est frappé au pied, son point de vulnérabilité, par un chasseur qui pensait voir une gazelle. Il quitte son corps et rejoint le Ciel. A la fin des temps, le messie sauvera les hommes et remontera au Ciel, cette image est proche de la pensée eschatologique de la Bible.

## II - LA BHAGAVAD'GITA (sous partie du MAHABHARATA)

(Dans ce qui suit, les textes de référence en caractères droits sont issus de trois ouvrages principalement : « La bhagavad'gita » traduite par Marc Ballefont aux éditions Flamarion, « La bhagavad'gita » présentée et commentée par Sri Aurobindo aux éditions Albin Michel et « La bhagavad'gita, le chant du Bienheureux » traduite et romancée par Stephan Michel aux éditions Synchronique Editions , les textes écrits en italique résultent d'une interprétation symbolique destinée à montrer les rapports entre le mythe et les rituels maçonniques).

La gîta est à la fois un poème, un hymne et un enseignement qui s'intègre en 700 strophes dans le Mahabharatâ. Elle a été plus traduite que la Bible elle-même.

La guerre est déclarée et le combat est imminent. Krishna a accepté d'être le conducteur du char d'Arjuna et il l'amène entre les deux armées. Voyant alignés dans les deux camps ses cousins et toute sa famille, il est désespéré, refuse de combattre et s'échoit en bas de son char. Krishna lui enseigne alors la Sagesse du Samkhya qui apprend à distinguer le principe immortel de sa nature mortelle, et la triple méthode du Yoga : la voie de l'action Juste et détachée, la voie de la Connaissance métaphysique et la voie de l'Amour divin. A la fin Krishna donne à voir à Arjuna sa forme divine universelle.

La Bhagavad'gîta, ou « chant du Bienheureux », est un poème mythique et philosophique qui expose comment accéder à la Connaissance Absolue.

Gandhi disait : « la Gîta n'est pas seulement ma Bible et mon Coran, elle est ma mère » (relevé dans « ce que Gandhi a vraiment dit » de Jean Herbert aux éditions Stock).

Sur un plan général, la Bahagavad'gîta offre une méthode fondée sur l'ascèse dans l'action, d'inspiration purement méditative et lunaire, dont l'attention est centrée sur le Soi intime et spirituel.

Elle est devenue pour les Hindous un texte sacré, et à partir de la fin du XVIIIème siècle, traduite par l'anglais Charles Wilkins, elle a exercé une forte influence sur la pensée occidentale, et sans doute sur une partie de la construction du REAA qui est, pour moi, imprégnée en partie d'une dimension orientale de la spiritualité.

Dans sa forme la Bhagavad'gîta est un dialogue entre Arjuna, le frère guerrier du clan des Pândavas, et Krishna, le conducteur de son char. Elle est structurée en 3 parties : la première aborde la quête d'Absolu vers laquelle conduit l'initiation de tout homme, la deuxième définit le divin et la troisième expose les qualités de tout homme vertueux.

## A – La quête d'Absolu (la voie de l'action juste et détachée)

Après qu'Arjuna eût demandé à Krishna d'arrêter son char, il vit ses propres parents rangés en ordre de bataille et, s'apercevant de la réalité du massacre qui allait suivre, il abandonna sur le sol ses arcs et ses flèches et se laissa choir à l'arrière, terrassé par le chagrin.

L'acte à entreprendre ne nous déchire-t-il pas intérieurement lorsqu' il met notre loi morale et nos valeurs face à nos affects, ou plus exactement à ce que nous ressentons ? Trouver le bon niveau de conscience est sans doute un des enseignements essentiels de la Bhagavad'gîta.

Interpellé par Krishna, qui incarne la Conscience d'Arjuna, celui-ci entre dans une profonde remise en cause de l'Acte à entreprendre et spéculé sur le sens de la vie et de la mort.

Toute méditation ne commence-t-elle pas ainsi ? Parvenir à la Sagesse et à la Paix intérieure, c'est différencier l'ordre du Temporel de l'Impermanent de la vie et de la mort, et l'ordre du Permanent de la Connaissance et du Sacré.

Arjuna, en laissant choir toutes ses armes, prend de la distance et se détache de la réalité.

Le détachement consiste à demeurer impassible face au bénéfice personnel de tout acte, de toute relation aux autres, ou simplement de toute victoire sur Soi. C'est en se libérant des désirs envers les objets sensibles de cette terre que l'homme pourra accéder à la Sagesse et devenir Maître de sa pensée. Entre d'autres termes, il s'agit de lâcher prise.

Krishna invite Arjuna à agir dans la perspective du bien-être du monde, en engageant un Acte sans penser qu'il en est l'auteur et sans tomber dans l'illusion où peut le conduire son désir.

En ne faisant rien, en laissant s'accomplir les choses d'elle-même sans vouloir leur infliger un sens, nos actes étant dans le sacré et dans le sacrifice de nous-même, nous pouvons accéder à la Connaissance.

Krishna l'invite alors à sacrifier ses biens, sa richesse, « le souffle qu'il expire dans celui qu'il inspire ».

De même que la vie ne peut exister sans le sacrifice des uns pour que vivent les autres, l'air expiré, pour être créateur, a besoin de l'air inspiré qui va lui donner les éléments indispensables à l'acte de sa création. La plupart des méthodes de méditation commencent par cet exercice de respiration qui consiste à prendre pleinement conscience de cet échange primordial.

Il ajoute : « Celui qui est habité par la foi en l'existence d'un dessein humain et n'est pas troublé par le piège insensé du désir, atteint alors la Connaissance et la paix suprême ».

Il ne s'agit pas de renoncer aux Actes, mais de renoncer aux fruits de l'Acte pour soi-même.

Krishna continue : « Gagner la paix intérieure suppose de réaliser les Actes rituels sans éprouver ni désir ni aversion, en étant au-delà des couples de contraires et en se libérant de l'Acte au point qu'il n'affecte plus celui qui l'accomplit, au point de laisser les sens agir et d'empêcher qu'ils se trouvent enchaînés par le bénéfice qui pourrait en être retiré. Alors l'intelligence et la pensée tendent vers l'Absolu, échappent à l'illusion et dépassent la dualité. Celui qui parvient à cet état extériorise ce qu'il ressent et intériorise la Vision et le Jugement « entre les deux yeux » : il pénètre la Conscience pure de l'Absolu. »

Il s'agit simplement d'entrer dans une méditation profonde de type transcendantal qui conduit à des plans de conscience supérieurs. Les pôles opposés, ceux qui permettent de voir et comprendre la réalité matérielle et humaine, au lieu de se combattre et de chercher à s'anéantir l'un et l'autre, se rejoignent pour offrir l'accès à un plan de connaissance supérieur.

« L'ascète trouve alors l'Unité qui lie toute chose en considérant que l'ami et l'ennemi, le vertueux et le vicieux, l'homme haïssable et l'homme aimable font partie du même ensemble. Son esprit doit rester fixé sur la conscience de lui-même et des autres, loin des passions, et porter son regard égal sur tout, jusqu'à ce qu'il se perçoive au centre du Tout. »

Il s'agit d'adopter la posture méditative de tout Frère ou Sœur en Loge, seul dans le calme et en paix, fermement installé sur un siège, tenant alignés la tête et le dos, de prendre conscience de l'unité qui rassemble en un « Tout Unique » les symboles de la Loge, la conscience des autres Frères et Sœurs présents, le rituel étant le liant qui permet d'y accéder.



Et si la nature changeante de l'ascète le dissipe, Krishna recommande l'assiduité, l'effort constant et l'impassibilité, et à celui qui se décourage, il l'encourage à conserver la foi.

L'assiduité aux Tenues et l'engagement personnel vis-à-vis des valeurs du rite sont indispensables à la réussite de la démarche initiatique. La régularité de la fréquence des Tenues est un facteur essentiel de la réussite de toute initiation et le soutien réciproque des Frères et des Sœurs est l'ingrédient qui permettra d'éviter le découragement et de conserver l'espérance.

L'ascèse à laquelle Krishna fait référence ici est supérieure à la pratique des austérités des religions, à la seule quête du savoir de la science et à l'observance aveugle des rituels.

## **B – Le divin (la voie de l'Amour divin)**

La nature divine à l'origine de toute chose, dit Krishna à Arjuna, comprend une partie matérielle (la terre, l'eau, le feu, le vent, l'espace, l'esprit, la pensée et le moi), et une nature supérieure, la neuvième, faite du principe vivant qui soutient le monde, l'énergie primordiale.

En chaque homme, il existe une Lumière qui signe sa nature intime et spirituelle. Cette Lumière est déjà présente au début de la Tenue, faible et symbolisée par la flamme d'une bougie sur le Plateau du Vénérable Maître, elle s'intensifie et se déploie jusqu'à s'exprimer pleinement dans le lien qui unit les Frères et les Sœurs dans la Chaîne d'Union.

Les êtres naissent du divin et lui sont soumis, et le divin rassemble tous les êtres sans qu'ils puissent lui être soumis.

Dieu n'est pas dans tout, mais tout est en lui. Dans certains rituels, le delta lumineux symbolise le rayon de Lumière que le GADLU laisse filtrer de sa puissance infinie, générant dans la Loge l'espace symbolique dans lequel les Frères et les Sœurs vont réaliser leurs travaux.

Tout homme existe à travers ses deux natures : la périssable (support de l'incarnation de la Conscience) et sa conscience primordiale.

Ainsi, même si les êtres naissent du divin, ils gardent leur propre liberté d'action et de pensée, ils peuvent prendre la forme d'un héros ou d'une créature démoniaque

La forme divine de Krishna, rassemble tous les êtres libérés de la réincarnation. A chaque cycle, il les résorbe tous et les fait renaître, engendrant le vivant et l'inanimé.

Nous disons chaque fois qu'un Frère ou une Sœur passe à l'Orient Eternel : « rien ne se perd, tout est vivant ». L'univers contient tous les êtres, ou plutôt toutes les âmes qui se rassemblent dans la grande âme universelle après avoir franchi toutes les épreuves de l'initiation jusqu'à l'ultime d'entre elles.

Krishna dit alors à Arjuna : « Je suis la source absolue des uns et des autres. Celui qui sait qui je suis, sans naissance parce que sans commencement, et qui voit en moi le Dieu suprême des mondes, celui-là se guérit de l'ignorance des mortels et se libère de toutes ses fautes ».

Le GADLU est le principe qui rassemble tout dans l'UN, il est l'essence primordiale autour de laquelle rien existait auparavant et à partir de laquelle il a créé le monde, pour moi cette essence primordiale peut s'appeler « Vérité ».

Puis il complète en disant qu'il partage toutes les dispositions morales des hommes, les plus lumineuses et les plus obscures.

Il n'y a pas de bien ni de mal, il existe de bonnes et de mauvaises dispositions, comme le représente le pavé mosaïque qui forme un tout.

« Au cœur de tous les êtres, il est le Soi, l'origine et la fin de tout être, la syllabe « AUM » des paroles murmurées lors de tout sacrifice, il est Vishnu, le soleil rayonnant.

Dieu dit à Moïse : « Je suis celui qui Est », dans l'Apocalypse Dieu dit : « Je suis l'alpha et l'Oméga », et dans le REAA Guibulum dit : « Je suis celui qui Suis ».

Krishna dévoile sa réalité à Arjuna par de multiples formes et de multiples couleurs, du vivant à l'inanimé, il est tous les êtres à la fois, tous leurs aspects, il a de multiples yeux, bouches et bras, il a les plus belles parures célestes, ornées de guirlandes et embaumant les plus divins parfums.

Toutes ces visions ne sont-elles pas celles de l'initié à l'approche de la Vérité ? Un monde que l'être humain ne peut appréhender dans sa globalité tant il est multiple, « merveilleux » et « embaumant » ? Ce monde ne rappelle-t-il pas celui de la représentation de Dieu dans l'Apocalypse sur son trône orné de pierres précieuses ?

Arjuna vit alors que le monde tout entier était contenu en Lui, il s'inclina d'admiration en joignant les mains.

En découvrant le triangle d'or sur lequel était inscrit le tétragramme, au fond de la neuvième voûte, Guibulum joint ses mains et fait le signe d'admiration.

Le monde autour de lui tremblait de peur devant ce gigantesque spectacle.

Au bout des neuf voûtes, la 11<sup>ème</sup> porte ne cache-t-elle le monde de l'au-delà ? Les trois récipiendaires sont effrayés, ils comprennent qu'ils ne peuvent y avoir accès et décuplent leurs efforts pour la refermer au plus vite. N'est-ce pas le moment où Guibulum rencontre l'Einsof.

Sa bouche engouffrait les mondes, dans l'immensité du temps et de l'espace. Krishna ajouta : « Je suis le Temps, voilà ce que je Suis, je fais périr les mondes que j'ai fait naître, et aucun guerrier présent ici ne me survivra ».

Le temps n'est-il pas l'effroyable et insupportable limite de tout être humain ? En Loge, lors d'une Tenue, le temps s'arrête pour nous laisser vivre à la fois le néant et la plénitude à partir desquels nous essayons d'appréhender notre vérité dans une démarche qui devrait être avant tout méditative.

Stupéfait par ce spectacle, dans lequel il est la Lumière, la Totalité, l'Infinité et l'Origine, Arjuna le supplie de reprendre son apparence habituelle, sa forme humaine et bienveillante.

La Vérité et la représentation de l'au-delà sont inconcevables et effrayantes, inaccessibles à l'homme.

Pour accéder à cet état absolu de l'indicible et de l'inconcevable, de l'inaltérable, il faut passer par des degrés : la voie directe au non-manifesté est difficile pour des êtres incarnés.

Les degrés pour atteindre l'Absolu sont donc progressivement ceux de l'assiduité, de la méditation, du détachement, de la Connaissance, et enfin de la paix intérieure. Pour pénétrer le divin la progression initiatique doit s'opérer par paliers.

## C - L'humain (la voie de la connaissance métaphysique)

Dans cette troisième partie, la gîta dit de quoi se compose l'humain et comment il est engendré. Elle désigne par « champ humain » toutes les puissances du corps et du psychisme, et par « connaisseur » le principe conscient qui l'habite.

Krishna dit que la Connaissance vient à celui qui entre dans la pleine conscience de son être jusqu'à entrevoir les « aphorismes de l'Absolu ».

La voie initiatique est une voie méditative qui permet progressivement de retrouver son Soi, la limite ultime de l'être humain.

Le champ de l'humain, son corps et son psychisme, comprend le moi, la pensée, le non-manifesté, les dix organes et les cinq sens, ainsi que le désir, le plaisir et la constance.

Le corps visible et invisible est le support de la conscience et le détachement consiste à se donner des buts supérieurs mus par le désir mais visant autre chose que des plaisirs terrestres.

Accéder à la Connaissance suppose de se détacher du moi, de se défaire des liens affectifs et de s'employer à connaître le Soi et la finalité du Réel.

Le Soi est la partie spirituelle de l'être, il est la limite connaissable du Réel.

Bhrama est une matrice matérielle dans laquelle Krishna dépose une semence première qui engendre tous les êtres.

De la même façon, le principe ou GADLU est le fécondateur de tous les êtres, le rayon de Lumière qui inonde la Loge et s'y répand en passant par le Vénérable Maître et le Volume de la Loi Sacrée est la source de tous les travaux.

Ainsi chaque être naît du Bienheureux (Krishna) avec trois qualités : le Lumineux, le Passionnel et le Ténébreux. Le Lumineux incline au bien-être, le Passionnel à l'action et le Ténébreux obscurcit la force et l'intelligence. Ne retrouve-t-on pas dans ce passage les trois mauvais compagnons dans la mesure où le lumineux peut être ambitieux, le passionnel fanatique et le ténébreux ignorant ?

Ces trois qualités agissent dans la conscience de chaque être, et quand l'ascète les a dépassées, il est libéré de la naissance, de la souffrance et de la mort, donc de la réincarnation.

L'initié est doté de qualités ambivalentes, lumineuses et ténébreuses, c'est en dépassant les facettes duales de ces qualités qu'il entre dans la pleine conscience.

L'Univers est ainsi représenté dans la gîta par un figuier éternel dont « les racines sont tournées vers le Ciel, les branches vers la terre, et dont les feuilles sont des hymnes sacrés ». Il n'a ni origine, ni durée, ni limites. Remonter à la souche de ce figuier sacré, c'est atteindre la conscience primordiale. Pour être délivré, l'initié doit remonter jusqu'à la souche.

La recherche de la Vérité n'est-elle pas aussi le retour au principe ?

« Je féconde la terre où je soutiens tous les êtres par ma puissance », dit Krishna.

Dans chaque être, il y a une part de la conscience Suprême du Principe.

Il existe donc deux consciences dans le monde : l'impermanente, celle de tous les êtres, et la permanente qui occupe le sommet de l'arbre, mais au-dessus existe la Conscience Suprême immanente aux deux mondes.

On retrouve ici les trois aspects de l'univers sous la forme d'une trinité.

Les êtres viennent ainsi au monde avec des qualités d'ordre divin telles que la pureté intérieure, la charité et l'offrande, le renoncement et la paix, et des qualités mauvaises, d'ordre démoniaque telles que l'hypocrisie, l'orgueil ou la vanité.

En chaque initié se confrontent la lumière et les ténèbres, le pavé mosaïque tapissant le fond de son être.

Pour finir, face à l'Acte qu'Arjuna indécis doit accomplir, Krishna lui rappelle : « On ne peut s'abstenir d'un Acte car il permet de s'acquitter d'un sacrifice, d'offrir des dons ou de pratiquer des austérités. Celui qui s'acquitte d'un acte obligatoire sans en attendre un bénéfice fait preuve d'un détachement lumineux. L'ignorant est celui qui s'imagine être le sujet de l'action. L'Acte qui nous fait grandir est celui qui s'impose à nous et dans lequel celui qui l'accomplit ne dit plus « Je » et n'y investit aucun désir.

Ainsi le renoncement équivaut à l'abandon des Actes, alors que le détachement consiste à s'abstenir des actes dont on attend des résultats. En d'autres termes, il ne s'agit pas de renoncer, mais de toujours entreprendre dans un élan de générosité pour l'Autre et non pour soi.

Alors, Arjuna dit à Krishna : « Tu as mis fin à mon égarement. Je ferai ce que tu dis ». Et il se lança dans la bataille.

La Bagavadgita conduit à l'éveil de la Conscience, elle est un guide vers la Connaissance absolue qui nous rapproche pas à pas de la Vérité Suprême.

L'initié intègre en lui des qualités divines et des qualités démoniaques (rappel du pavé mosaïque), son libre-arbitre est totalement respecté et il a le choix de la Voie à suivre. Les qualités dites « lumineuses » sont bien celles que nous revendiquons.

Le GADLU est un Principe proche du concept de Conscience éveillée exprimé dans ce texte, certains y voient le Temps qui avale tout, les êtres et les « choses organiques ».

Les religions interpellent la Conscience, pas toujours en laissant agir le libre arbitre et la Pleine Conscience de Soi.

### III – LE RAMAYANA

Dans ce qui suit, les textes de référence en caractères droits sont issus d'un ouvrage principal :

« Le « Ramayana » selon la Tradition orale aux éditions Albin Michel et d'une représentation sur les mythes de l'Inde antique réalisée par le Théâtre du Soleil, les textes écrits en italique résultent d'une interprétation symbolique destinée à montrer les rapports entre le mythe et les rituels maçonniques.

Historiquement, la guerre à laquelle le Ramayana fait allusion se situe au début de l'ère chrétienne et correspond au passage de la période védique à la réaction des brahmanes face au développement du bouddhisme, elle est aussi interprétée comme le passage symbolique de la domination aryenne sur les populations dravidiennes.

Le récit est donc un chant chargé de valeurs idéologiques et politiques, le Ramayana est un texte sacré fondateur de l'hindouisme qui chante l'amour et porte sur la manière de conduire la guerre. Il défend des valeurs de courage et de loyauté.

L'histoire du prince Rama se déroule dans les trois mondes de l'Univers hindou : celui des dieux, celui des humains et celui des démons, un Univers dans lequel les montagnes, les mers et les arbres sont animés, dotés d'une âme, dans lequel les animaux parlent et aident les hommes à parvenir à leurs fins ou leur créent des difficultés.

L'univers est un espace continu, l'homme est une créature dotée de qualités particulières parmi les autres créatures. Le divin est immanent, il naît en soi et il est présent partout dans le monde naturel.

L'histoire de ce poème se résume en trois grandes étapes, comme à peu près tous les grands poèmes épiques et les légendes des grandes mythologies :

1. Elle commence par un fait historique du Nord de l'Inde au cours duquel un prince vaillant et valeureux s'est fait remarquer pour des combats héroïques.
2. Ces faits ont été repris et chantés par des générations de bardes qui les ont « enjolivés » en les exagérant pour faire naître une émotion et faciliter leur mémorisation.
3. Un poète du nom de Valmiki a mis en vers et écrit ce que les bardes avaient chanté. En tout, l'œuvre représente vingt-quatre mille

quatrains.

Le Ramayana dépeint ainsi la société guerrière de l'Inde de son temps, attachée à un code d'honneur analogue à celui de la chevalerie du Moyen Age en Europe. C'est une épopée héroïque et solaire centrée sur l'accomplissement d'actions vertueuses.

Rama naît de l'une des trois épouses auxquelles Dasharatha avait donné une nourriture magique caril ne pouvait avoir d'enfants.

Rama est issu de la société des Brahmanes, il n'est pas né d'un acte de procréation humaine, mais d'une nourriture magique qui le fait appartenir à la fois à l'ensemble des humains tout en lui donnant une dimension surnaturelle. La naissance magique d'un héros né d'une femme confrontée à l'impossibilité d'avoir un enfant est fréquent dans les mythologies.

Après avoir débarrassé les ascètes des démons qui perturbaient les rituels de sacrifice, Rama rejoint Sita. Elle a de nombreux prétendants et seul celui qui pourra soulever l'arc du dieu Shiva pourra prétendre s'y unir. Rama réussit avec aisance cet acte héroïque.

Sita signifie Vertu en sanskrit. Rama est l' élu et les noces du héros aux pouvoirs exceptionnels avec la Vertu qui combat le vice sont prononcées, rappelant la légende arthurienne.

Dasharatha désigne alors son fils Rama comme son successeur. Mais Kaikeyi, la mère de Baratha, l'un des quatre fils de Dasharatha et frère de Rama, rappelle la promesse qu'il lui a faite quand elle l'a sauvé sur le champ de bataille : permettre à son fils d'accéder au Trône, elle exige alors la destitution et l'exil de Rama.

Victime d'une intrigue, le héros doit partir en exil pour rester fidèle à la Tradition et à la parole donnée par son Père, il ne peut échapper à cette filiation.

Rama part en exil avec Lakshama, son frère, et Sita qui le supplie de la laisser l'accompagner. Malgré les supplications de Baratha, qui voudrait plutôt que Rama reste et garde sa place de futur Roi, Rama reste fidèle à la parole de son père et lui confie le trône à jusqu'à son retour, 12 ans plus tard. Il part pour l'aventure et quitte son pays, mais en emportant sa Vertu et les valeurs de la Tradition, et en laissant le Royaume gouverné pendant son exil. A la fin du 14<sup>ème</sup> degré, les Elus partent en exil à Babilone en emportant leur vertu après la destruction de Jérusalem.

Dans la forêt, les deux princes et Sita rencontrent de nombreux ascètes et affrontent des démons. Un jour la démons Shurpanaka s'éprend de Rama qui la refuse. Pour se venger, elle pousse son frère Ravana à désirer Sita et à l'enlever pour en faire sa première épouse.

Au cours de leur exil, les Elus rencontrent d'autres initiés (les Rois Mages zoroastriens par exemple qui les nourrissent de valeurs porteuses d'espérance) et des démons capables de pervertir leur Vertu (les fastes de Babylone ou la Prostituée de l'Apocalypse).

Ravana, aidé par Marika, capture Sita qui repousse ses avances, il s'envole avec elle, captive, dans le ciel sur son char pour son royaume de Lanka. En chemin, l'aigle Jatayus tente de sauver Sita, il est vaincu, mais il réussit à informer Rama des circonstances de l'enlèvement.

Dans le ciel s'affrontent les démons et les défenseurs de la Vertu, mais celle-ci résiste aux tentations et reste fidèle.

Rama, éprouvé par cet enlèvement, rencontre Hanuman qui le conduit auprès de Surgriva, roi des singes, banni par son frère Valin. Surgriva lui remet les parures abandonnées par Sita et propose à Rama de retrouver la princesse en échange de son aide pour reconquérir son trône.

Sans la Vertu qui échappe au héros, celui-ci est désespéré, il tressaille et faiblit, mais il trouve auprès de ses alliés la Force de réagir et de combattre.

Le singe Surgriva affronte son frère dans une lutte sans merci et Rama, caché, décoche une flèche sur Valin qui s'écroule. Surgriva retrouve alors son trône et son épouse, puis lance les recherches pour que Rama retrouve Sita dans les quatre directions.

L'harmonie est préservée, l'ordre et la Justice sont restaurés, mais Rama a commis une première faute chevaleresque d'ordre 2 car il n'a pas tué Valin dans un face à face, mais à l'affût.

L'expédition est menée vers le Sud et, face à l'océan qui les sépare de Lanka, seul Hanuman, le grand singe fils du Vent, prend son envol pour rejoindre Sita prisonnière. Préférant être délivrée par son époux, le singe retourne auprès de Rama et lui décrit les lieux où elle se trouve.

En faisant confiance à l'esprit et au Vent qui le porte, c'est-à-dire sa foi, le héros réussit à recréer un lien avec la Vertu qui lui est restée fidèle.

L'armée de Rama composée de singes et d'ours se dirige vers Lanka, un grand pont est construit pour entrer dans la capitale de Ravana.

Il rétablit le lien qui le séparait de sa Vertu pervertie et capturée par les démons en construisant un pont au-dessus des eaux de l'Océan. A leur retour, les exilés de Babylone échappent à leurs poursuivants en construisant un pont au-dessus du fleuve Euphrate.

Ravana envoie ses guerriers affronter Rama qui les anéantit tous les uns après les autres. Après plusieurs combats entre les principaux héros, Rama finit par tuer Ravana, le démon ravisseur de Sita. Un frère de Ravana venu aider Rama monte sur le trône de Lanka.



Rama tue Ravana, mais celui-ci est aussi un brahmane, même s'il est une créature démoniaque, il commet ainsi sa deuxième faute, sacerdotale, d'ordre 1, celui de la religion.

Rama retrouve Sita, mais la répudie, craignant qu'elle ait perdu sa pureté durant son séjour. Elle demande l'ordalie du feu et sort indemne, Rama accepte alors de la reprendre.

La Vertu doit rester pure et sans soupçon.

L'exil touche à sa fin, Rama, son frère Lakshama et Sita rentrent à Ayodhya, et Rama est sacré Roi. Des rumeurs courent sur Sita et Rama la bannit de nouveau du royaume, il demande à Lakshama de l'abandonner dans la forêt. Réfugiée dans l'ermitage de Valmiki, elle met au monde deux fils.

La répudiation de Sita est la troisième faute de Rama, d'ordre 3, celui du peuple.

Plus tard, entendant chanter ses deux fils, Rama consent à reprendre Sita que Valmiki lui a ramené. Mais Sita invoque la terre qui l'a fait naître et disparaît.

Il n'est pas possible de posséder la vertu, comme la perfection, elle échappe forcément à tout contrôle même venant de ceux qui en sont dotés.

L'épopée se termine avec le sacre de ses deux fils et Rama réintègre Vishnu.

Sita est synonyme de vertu en Inde, elle est une femme loyale envers son époux et sa famille, elle possède une grande force de caractère. La relation entre Rama et Sita n'est-elle pas sans rappeler le rapport que tout homme peut entretenir avec la vertu, fait d'amour mais aussi de rejet et de trahison ?

La lutte acharnée entre Rama et ses alliés, les singes et les ours, contre les démons ne rappelle-t-elle pas non plus le combat que mène dans le ciel Saint Michel et l'Archange de la déraison, Lucifer ?

Le Ramayana nous montre le côté solaire de l'initiation, la voie du héros qui survit à toutes les épreuves et parvient à la Connaissance grâce à la vertu de ses actions. Rama suit le chemin des héros mythologiques en référence à la théorie du héros de Joseph Campbell.

## Conclusion

Dans ces récits, la règle, ou la loi sacrée, est celle de la tradition, de la Connaissance apprise par les hommes, et non celle d'un dogme décrété par un Dieu extérieur.

La connaissance des livres sacrés des différentes Traditions nous apprend trois choses :

1. - Chaque livre raconte, sous la forme d'une légende ou d'une épopée narrée par des bardes, ce que ressentent, pensent, perçoivent, les hommes qui ont vécu dans cette Tradition.
2. - Comme dans un film, les héros et les dieux vivent au quotidien les fantasmes des hommes, leur imaginaire et leurs sentiments les plus profonds. S'il est dit : « le cinéma, c'est la vie », alors de même chaque « livre sacré est la vie ».
3. - De ces histoires, chantées, répétées et véhiculées, il en ressort une culture partagée, une pensée commune et des règles de conduite acceptées comme des lois implicites ou explicites, intégrées à une législation qui permet une vie en société, donne naissance à une civilisation, se transforme parfois en une religion.

La Règle, premier secret de la Franc-Maçonnerie, est issue de cette Tradition. Elle est la conséquence incontournable d'une croyance ou d'une foi aveugle en quelque chose d'inaccessible à l'entendement humain, d'une Vérité qui existe hors de la pleine Conscience.

La différence entre la religion et la démarche initiatique est simple : la religion tire un dogme de toutes ces histoires et conclut à l'obligation de respecter des rites et des lois pour sauvegarder sa vie après la mort, au contraire l'initié se les approprie, les considère avec son propre regard en fonction de son expérience personnelle et s'en sert pour parvenir à la pleine Conscience (en s'aidant de l'équerre et du compas) de sa Vérité Intime et Ultime.

Ces textes relatent une expérience unique, de nature spirituelle, de l'humanité ou d'une civilisation, plus généralement d'un groupe humain ayant des caractéristiques culturelles communes et partagées, ils constituent une base qui fonde la recherche de la vérité sur soi, partageable, unique et confidentielle.

Le VLS est donc un outil qui doit aider, comme les autres outils symboliques de la Loge, à éveiller l'initié pour qu'il trouve la voie de la pleine conscience de son être spirituel. Il n'est pas un texte dogmatique

qui ne laisse pas le choix à une interprétation personnelle des lois qui y sont inscrites en filigrane ou qui suppose une obéissance aveugle à leur énoncé.

La Maçonnerie est une démarche humaniste parce qu'elle propose à l'initié un cadre fondé sur une expérience humaine faite de relations harmonieuses, empreintes de Justice, qu'il pourra transmettre pour que se poursuive « au dehors l'Idéal et les valeurs nourries au-dedans ».

Tout cela est possible à condition de poser le bon livre sur l'autel des Serments.

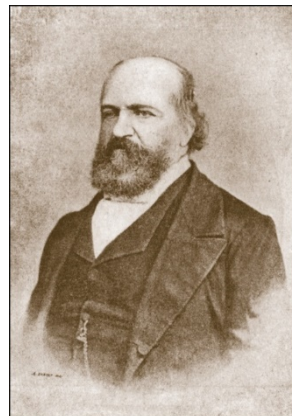
# DOSSIER SPECIAL

## ÉLIPHAS LEVI

Ce dossier spécial est constitué de plusieurs documents qui nous ont été fournis par Fabien Laisnez, fondateur des éditions Appelicon, maison d'édition spécialisée dans la publication d'ouvrages d'Éliphas Lévi ou dans sa mouvance. Nous le remercions chaleureusement pour ce partage.

Ce dossier est constitué des documents suivants :

- Bibliographie d'Éliphas Lévi
- Lettre d'Éliphas Lévi à Hoëné Wronski
- Testament d'Éliphas Lévi
- Mystères et réalités de la Kabbale
- Les figures du Juif Abraham rétablies d'après Flamel
- Caligula et l'Anti-Caligula (chansons)
- Le règne du peuple (chanson)
- La Marseillaise du peuple (chanson)
- Dossier iconographique
- Le Voile du Temple déchiré, chapitre VII, Pouvoir et forces
- Le Voile du Temple déchiré, chapitre VIII, Comment gouverner les influences par la puissance



# BIBLIOGRAPHIE D'ÉLIPHAS LEVI

## Publications signées Constant

- 1832 : - *Nemrod* (Parut dans *dictionnaire de la littérature chrétienne*. P. 830 - 873).
- 1839 : - *Le rosier de mai ou la guirlande de Marie*. (Paris, Gaume frères, libraires)
- 1841 : - *La Bible de la liberté*. (Paris, Le Gallois, éditeur / Bruxelles, Charles Hen, éditeur-libraire)
- 1841 : - *L'assomption de la femme ou le Livre de l'amour*. (Paris Aug. Le Gallois, éditeur)
- 1841 : - *Doctrines religieuses et sociales*. (Paris Aug. Le Gallois, éditeur)
- 1845 : - *La Fête-Dieu ou Le triomphe de la paix religieuse*. (Anonyme) (Paris, V.-A. Waille, libraire-éditeur)
- 1845 : - *Paix ! Paix ! Réprimande adressée par un abbé et un théologien à Timon qui n'est ni l'un ni l'autre*. (Anonyme) (Paris, Typ. Lacrampe et comp.)
- 1845 : - *Le livre des larmes ou le Christ consolateur*. (Signé Constant de Baucour) (Paris, Paulier, éditeur-libraire)
- 1845 : - *Les trois harmonies*. (Signé Constant de Baucour) (Paris, MM. Fellens et Dufour, éditeurs)
- 1846 : - *L'émancipation de la femme ou Le testament de la paria*. Ouvrage posthume de Mme Flora Tristan complété d'après ses notes et publié par A. Constant. (Paris, Au bureau de la direction de La Vérité)
- 1846 : - *La dernière incarnation, légendes évangéliques du XIX<sup>e</sup> siècle*. (Paris, à la librairie sociétaire)
- 1846 : - *La voix de la famine*. (Anonyme) (Paris, Ballay Ainé, éditeur)
- 1847 : - *Le devil de la Pologne, protestations de la démocratie française et du socialisme universel*. (Co-signé avec F. Lanennais) (Paris, A.L.G. Ballay Ainé, éditeur)
- 1847 : - *Rabelais à la Basmette*. (Paris, à la librairie Phalanstérienne)
- 1847 : - *Les trois malfaiteurs, légende orientale*. (Paris, à la librairie Phalanstérienne)
- 1847 : - *Le seigneur de la devinière, deuxième extrait des chroniques du joyeux curé de Meudon*. (Paris, à la librairie Phalanstérienne)
- 1848 : - *La Marseillaise du peuple* et *Le Règne du peuple*. (Chansons en feuillet)

- 1848 : - *Le testament de la liberté*. (Paris, J. Frey, imprimeur-éditeur)
- 1851 : - *Dictionnaire de littérature chrétienne*. (Publié par M. l'abbé Migne, éditeur de la bibliothèque universelle du clergé)

## Publications signées Éliphas Lévi

- 1854 - 1855 : - *Dogme et rituel de la haute magie* (en livraisons individuelles par Guiraudet et Jouaust / 1856 - Paris, Germer Baillière, libraire-éditeur)
- 1855 : - *Caligula et Anti Caligula*. (Chansons en feuillet)
- 1860 : - *Histoire de la magie*. (Paris, Germer Baillière, libraire-éditeur)
- 1861 : - *Le sorcier de Meudon*. (Composé de Rabelais à la Basmette et Le seigneur de la devinière, avec une nouvelle préface et un nouveau chapitre, dédicace à Madame Balzac.) (Paris, librairie nouvelle, A. Bourdilliat et C<sup>e</sup>, éditeurs)
- 1861 : - *La clef des grands mystères suivant Hénoch, Abraham, Hermès Trismégiste et Salomon*. (Paris, Germer Baillière, libraire-éditeur)
- 1862 : - *Fables et symboles*. (Paris, Librairie Germer Baillière)
- 1863 : - *Appel de la Pologne à la France par un Polonais*. (Anonyme) (Paris, imprimerie de E. Martinet)
- 1865 : - *La science des esprits*. (Paris, Germer Baillière, libraire-éditeur)

## Œuvres Posthumes

- 1883 : - *The paradoxes of the highest science*. (Calcutta, printed and published by the Calcutta central press company, limited)
- 1894 : - *Le livre des splendeurs*. Contenant le soleil judaïque, la gloire chrétienne et l'étoile flamboyante. (Paris, Chamuel, éditeur)
- 1895 : - *Clefs majeures et clavicules de Salomon*. (Paris, Chamuel, éditeur)
- 1896 : - *Le catéchisme de la paix*. (Paris, Chamuel, éditeur)
- 1896 : - *The Magical Ritual of the Sanctum Regnum*. Translated and edited by W. Wynn Westcott, M.B. (London, George Redway). A partir du manuscrit intitulé : *La clavicule prophétique des sept esprits de Jean Trithème* (à paraître aux éditions Appelicon)
- 1898 : - *Le grand arcane ou l'occultisme dévoilé*. (Paris, Chamuel, éditeur)
- 1912 : - *Le livre des sages*. (Paris, librairie générale des sciences occultes, bibliothèque Chacornac)
- 1920 : - *Les mystères de la Kabbale ou l'harmonie occulte des deux testaments* (Paris, Emile Nourry)

- 1932 : - *Cours de philosophie occulte. Lettres au Baron Spédaliéri. Tome 1* (Paris, librairie générale des sciences occultes, Chacornac frères)
- 1933 : - *Cours de philosophie occulte. Lettres au Baron Spédaliéri. Tome 2* (Paris, librairie générale des sciences occultes, Chacornac frères)  
(Intégralité des 9 tomes, à paraître aux éditions Appelicon)
- 1977 : - *Les paradoxes de la haute science*. Traduction de Marie Chauvel de Chauvigny. (Paris, L'Escalier de feu)
- 1995 : *Les portes de l'avenir, dernières paroles d'un voyant*. Fac-similé du manuscrit (Collection spiritualité, diffusion rosicrucienne)
- 2021 : - *Le voile du temple déchiré*. (Les éditions Appelicon)
- 2021 : - *Lettres à Charrot*. (Les éditions Appelicon)

On lui attribue aussi les livres signés Hortensius Flamel, *Le livre rouge*, *La sibylle au 19<sup>ème</sup> siècle* et *le livre d'or*.

Voici ce qu'en écrit Stanislas de Guaita :

« *Ce serait là le premier ouvrage d'Éliphas Lévi sur les matières. Du moins c'est ce que prétend Chuquet. Ce qui tend à faire croire qu'il a raison, c'est la traduction de l'Asch-Mezareph, publiée ensuite par Éliphas dans la clef des grands mystères. Mais le style du livre rouge n'est guère de l'abbé Constant. J'ai tout lieu de croire que l'auteur (un enthousiaste de Fourier) n'est autre que le FøRagon. Des pages entières de l'orthodoxie maçonnique sont transcrites d'ici.* »

De son côté, Paul Chacornac est persuadé qu'Hortensius Flamel est en réalité l'écrivain P. Christian (1811-1881), alias **Jean Baptiste Pitois**, un ami d'Éliphas Lévi. Cette piste semble la plus probable. (Voir article de Philippe Audoin, revue La Brèche, Volumes 1-8, 1965)

On lui attribue également, à tort, les livres de l'abbé Constant Symon de Latreiche (notamment *des mœurs et des doctrines du rationalisme en France* et *Du mystère de la vierge ou du rôle de la femme dans la création*).

## Manuscrits (Non exhaustif)

- 1854 : - *La clavicule universelle des clavicules de Salomon, ou le grimoire des grimoires*. (Aucune info)
- 1856 : - *Carnet de notes d'Éliphas Lévi* (reproduit dans *Papus - la magie et l'hypnose* et dans *Paul Chacornac - Éliphas Lévi*, édition de 1989) (Disponible à la bibliothèque de Lyon, fonds Encausse, cote MS Encausse 7)
- 1859 : - *La sagesse des anciens, Livre dit du juif Abraham et de Nicolas Flamel*. Dedicacé au Baron de Mnischech. (À paraître aux éditions Appelicon)

- 1860 : - La clavicule prophétique des sept esprits de Jean Trithème. (Traduit par W. Wynn Westcott dans « *The Magical Ritual of the Sanctum Regnum* ») (à paraître en retraduction française aux éditions Appelicon)
- 1871 : - *Le grimoire Franco-latomorum*. (Vendu en Allemagne en 2015, plusieurs images disponibles sur internet)
- 1871 : - *Rimes et raison, poèmes inédits*. (À paraître aux éditions Appelicon)
- 1873 : - *L'évangile de la science*. (À paraître aux éditions Appelicon)
- 1873 : - *La religion de la science*. (À paraître aux éditions Appelicon)
- 1874 : - La sagesse des anciens. (Apparemment différent de celui de 1859, voir Christiane Buisset - Éliphas Lévi. P.26)

## Dates non connues :

- *Le livre du mystère ou le Siphra Dzeniouta, grand livre sacré de la kabbale, traduit et expliqué pour la première fois*. (Aucune info)
- *L'anneau de Salomon ou le secret de la puissance des anciens mages*. (Aucune info)
- *Hymnes et chanson* (Aucune info)
- *Le livres d'Hermès* (Probablement : *Le Livre d'Hermès restitué et expliqué par Éliphas Lévi et commenté par Éliphas Ben Zahed*. Manuscrit de son fils, Alphonse Chenevier, publié en italien : *Il Tarocco Restituito e Spiegato da Éliphas Lévi Lama disegnat da Éliphas Ben Zahed*, Om Edizioni)
- *La clavicule de Salomon. Livre hiéroglyphique nommé aussi la roue et le prothée des rosecroix retrouvé et rétabli par Éliphas Lévi*. (2 volumes contenant le tarot de Bernardin Suzanne de 1839, plusieurs figures d'un jeu d'alouette, des dessins et commentaires originaux d'Éliphas Lévi) (coll. Musée français de la carte à jouer, Ville d'Issy-les-Moulineaux.)
- *Le Secret des secrets, autrement dit La Clavicule de Salomon, ou Le Véritable Grimoire*. Manuscrit annoté, corrigé et enrichi d'illustrations d'Éliphas Lévi vers 1855-1860. (Appartient aux éditions Rebis, Italie)

## Contributions (Non exhaustif)

- 1832 : - *La petite œuvre des Savoyards à Bordeaux*, dans Adrien Dupuch. *Les petits savoyards*. (Parut dans dictionnaire de littérature chrétienne p465)
- 1839 : - Illustrations et articles pour *Les belles femmes de Paris*.
- 1844 : - illustrations pour Alexandre Dumas. *Louis XIV et son siècle*.
- 1845 : - Extraits de l'assomption de la femme et des trois harmonies, et Frontispice pour Staines. *Les oiseaux de nuit*.



- 1844 : - Article (en partie) et poème sur Adèle Allenbach dans *Mystères galans des théâtres de Paris*
- 1845 : - *Le Livre des larmes* dans *Almanach dramatique pittoresque et physiologique des écoles*, Garnier/Bonnin.
- 1845 : - illustrations pour Alexandre Dumas. *Le Comte de Monte-Cristo*.
- 1865 : - Définitions de *Kabale* et *Knorr von Rosenroth* pour le *Grand dictionnaire universel Larousse*.

## Articles (Non exhaustif)

### **Le courrier de l'Eure**

- 1843.08.12 Lettre à la rédaction signée Alphonse-Louis Constant

### **La fraternité**

- 1841.09.05 Lettre à la rédaction signée l'Abbé Constant datée du 14 août 1841

### **Le populaire**

- 1841.11.05 Lettre à Cabet signée l'Abbé Constant datée du 25 août 1841
- 1848.03.02 - Lettre à Cabet

### **Echo de Normandie**

- 1843.06.03-08.26 - Série de lettres ouvertes à propos de *la bible de la liberté*.

### **La vérité sur toute chose**

- 1846.10 - 1847.01 - Revue fondée avec Charles Fauvety - divers articles dont un poème intitulé : *Ma profession de foi*.

### **Démocratie pacifique** (Considérant, 1843-1851)

- 1845.01.19 jusqu'au 1845.07.31 - *Les tablettes de Nicolas Papouf*. (À paraître aux éditions Appelicon)
- 1845.12.28 jusqu'au 1846.03.08 - *La dernière incarnation*.

### **Le Tribun du peuple** (Constant, Mars 1848)

- 4 n° du 16 au 30 mars - Revue d'Alphonse-Louis Constant

### **La Voix de femmes** (Miboyet, Mars - juin 1848)

- 1848.04.29 - *Encore ! A bas les communistes*.

### **La Montagne de la fraternité** (Constant etc., Mai 1848)

- 1848.05.07 - *La justice du peuple-Christ*

### **L'Echo des feuilletons** (1841-1887)

- 1848 - Quelques chansons dont *les trois harmonies (Le laboureur et Le bon dieu du petit enfant)*

**Le positif**

- 1849.09 - *La restauration du pape.*

**Moniteur parisien** (Montferrier. 1837-185?)

- 1852. - du 01.23 au 03.05 - *Du mouvement actuel de l'intelligence en Europe.* (À paraître aux éditions Appelicon)

**La Revue progressive** (Montferrier. Juin - décembre 1853)

- 1853.08.01 - *Les prétendues sciences occultes.*
- 1853.09.01 - *De la découverte d'une philosophie absolue.*
- 1853.10.01 - *Orthodoxie maçonnique* (Revue).

**La revue philosophique et religieuse** (1855- 1858).

- Tome 1 : - 1855.06 - *La tentation de Bérenger*  
- 1855.07 - *Le soleil*
- Tome 2 : - 1855.08 - *Les origines cabalistiques du christianisme*
- Tome 3 : - 1855.12 - *de la Kabbale considérée comme origine de tous les dogmes*  
(publié dans la *Clef des Grands Mystères* pages 315 à 331)
- Tome 4 : - 1856.04 - *Galilée*  
- 1856.05 - *Mystères et réalités de la Kabbale*  
- 1856.06 - *Un souvenir à Charles Gille*
- Tome 5 : - 1856.09 - *De la religion au point de vue kabbalistique* (publié dans la *Clef des Grands Mystères*, pages 331 à 347)  
- 1856.09 - *Christophe Colomb*
- Tome 6 : - 1857.01 - *Les classiques de la kabbale*  
- 1857.03 - *Un mot sur les gnostiques*
- Tome 7 : - 1857.06 - *Les Talmudistes et le Talmud* (publié dans la *Clef des Grands Mystères*, pages 347 à 360)

**Le Mousquetaire** (Dumas, 1853-1857)

- 1856. - du 04.25 au 06.08 - Série de poèmes. (À paraître aux éditions Appelicon)

**L'estafette** (1833-1858)

- 1857. - Du 15.07 au 25.07 - *Les fantômes de Paris.* (À paraître aux éditions Appelicon)

**Le Roger Bontems** (1857)

- 1857. - du 17.01 au 08.08 - Série de chansons et articles. (À paraître aux éditions Appelicon)
- 1858.03.13 - Poème *l'esprit frappeur.*

**L'initiation** (1888- )

- 1890.12 - N° 3 - *Les éléments de la Kabbale*

- 1891.01 - N° 4 - *Les éléments de la Kabbale* (suite)
- 1891.02 - N° 5 - *Les Eléments de la Kabbale* (fin)
- 1893.03 - N° 6 - *Les Egrégores* (étude inédite)
  - *Axiomes fondamentaux*
- 1894.11 - N° 2 - *Les Ecorces*. (fragment inédit)
- 1896.04 - N° 7 - *La Kabbale considérée elle-même comme une religion secrète et supérieure à toutes les autres*.
  - *De l'initiation de Jésus-Christ et du mépris de toutes les faussetés humaines*.
- 1898.11 - N° 2 - La prophétie d'Éliphas.
- 1905.12 - N° 3 - *Le Monde des Esprits*.
  - Deux figures dessinées par Éliphas Lévi en état de vision.
- 1906.02 - N° 5 - *Les Classiques de la Kabbale*
- 1906.03 - N° 6 - *Histoire de la religion suivant les incrédules / La religion de la science*.
  - *Les classiques de la Kabbale* (suite).
- 1910.12 - N° 3 - Expériences magiques d'Éliphas Lévi, avec autographes et gravures
- 1957.01-07 - N° 1 - *La Kabbale considérée elle-même comme une religion secrète et supérieure à toutes les autres*
- 1957.07-12 - N° 2 - *Profession de foi*
- 1964. - N° 4 - *Les Egrégores*
- 1975. - N° 1 - *Théorie Kabbalistique* (inédit)
- 2020. - N° 3 - *Le Voile du Temple déchiré*, chapitre I et II (traduction Fabien Laisnez).
- 2020. - N° 4 - *Le Voile du Temple déchiré*, chapitre III et IV (traduction Fabien Laisnez).

## Le voile d'Isis (1890-1935)

- 1890. - N° 4 - *Le sphinx*
- 1891. - N° 17 - *Credo philosophique*
- 1891. - N°22 - *Le temple de l'avenir*
- 1906.06 - N° 8 - *Un mot sur les gnostiques*
- 1906. - N° 9-24 - *Les portes de l'avenir ou les dernières paroles d'un voyant*
- 1907.12 - N° 26 - *Les talismans*
- 1909.09 - N°47 - *L'unité*

- 1929.04 - N° 112 - *Les Mystères du Rational d'Aaron. Urim et Thumim* (extrait des lettres à Charrot)

## La Curiosité

- 1896.12.29 - *Biomètres et magnétomètres* (lettre d'Éliphas sur Louis Lucas)

## Articles sur Éliphas Lévi. (Non exhaustif)

### **Le Moniteur universel**

- 1842.03.12 - Procès de la *bible de la liberté*.
- 1847.08.01 - Second procès pour *la voix de la famine*.

### **L'initiation**

- 1891.06 - N° 9 - Notes sur Éliphas Lévi, par Lucien Mauchel
- 1892.08 - N° 11 - Notice sur le Mage Éliphas Lévi, par Hutchinson
- 1896.09 - N° 12 - *Le Catéchisme de la Paix* d'Éliphas Lévi, par Sédir.
- 1901.06 - N° 09 - La commémoration d'Éliphas Lévi
- 1953.05-06 - N° 3 - La doctrine d'Éliphas Lévi, par Papus.
- 1953.07-08 - N° 4 - La doctrine d'Éliphas Lévi, par Papus
- 1965. - N° 1 - Introduction à l'étude du Dogme et Rituel d'Éliphas Lévi, par Pierre de Ribeaucourt
- 1973. - N° 2 - Un document inédit concernant Éliphas Lévi
- 1973. - N° 3 - Les Maîtres Passés : Éliphas Lévi, par Christiane Buisset
  - Choix de pensées d'Éliphas Lévi
- 1977. - N° 4 - Madame Éliphas Lévi : Elle repose au Père Lachaise, par J.-G. Cochet
- 1978. - N° 2 - A propos d'Éliphas Lévi..., par le Dr Philippe Encausse
- 1980. - N° 3 - Portrait (photographie) d'Éliphas Lévi en 1862
- 1999. - N° 2 - Portrait d'Éliphas Lévi
  - Les élèves d'Éliphas Lévi, par Christian-Robert Grenu-Hallatre
  - Bibliographie d'Éliphas Lévi

### **La revue philosophique et religieuse (1855- 1858).**

Tome 8 : - Trois grands problèmes

# LETTRE D'ÉLIPHAS LEVI A HOËNE WRONSKI

Monsieur,

J'ai lu avec admiration votre beau livre, et je vous remercierais au nom de l'humanité tout entière, si j'avais comme vous le droit de parler en son nom. Vous avez le premier assigné un but incontestable aux immenses travaux du dix-neuvième siècle, et vous donnez pour bases à la synthèse universelle que nous cherchions tous, les véritables colonnes d'Hercule ! Vous pouvez être incompris longtemps encore, et l'on pourra ne pas vous savoir gré des efforts que vous faites pour venir au-devant de l'humanité ; mais que vous importe ? Ne sera-t-elle pas forcée d'aller à vous ?

Si je croyais que le nom d'un homme soit quelque chose, je vous remercierais d'avoir immortalisé le mien en le transcrivant dans votre livre (l'Historiosophie) ; mais, j'aime mieux vous remercier d'avoir fait faire un grand pas à mon intelligence dans la voie de la véritable immortalité.

Recevez, Monsieur, les hommages qui sont dus au génie encore inapprécié ; je voudrais être digne de vous les offrir au nom de la postérité qui ne manquerait certainement pas d'acquitter le billet quand viendra pour vous le jour de l'échéance.

Votre sincère admirateur et dévoué disciple.

A. Constant.

Paris, 6 janvier 1853.

# TESTAMENT D'ÉLIPHAS LEVI

Ce mercredi 26 mai 1875,

Au nom de la justice et de la vérité, ceci est mon testament.

Je donne et lègue à Monsieur le comte Georges de Mniszech, mes manuscrits, livres et instruments de science, notamment une double sphère métallique portant un résumé de toutes les sciences.

Je désire que personne ne touche à mes manuscrits que le comte de Mniszech, la comtesse, son épouse, le comte Branicki et madame Gustaf Gebhard demeurant 64 Koenigstrasse, à Elberfeld.

Mon ami Edouard Pascal qui m'a soigné avec le plus grand dévouement, choisira parmi mes livres non scientifiques et mes objets d'art et de curiosité ce qui pourra lui être agréable.

Je lègue à ma sœur Pauline Bousselet que je suis forcé de déshériter à cause de mon beau-frère tous mes tableaux et objets de dévotion.

Je désire de plus que tous mes vêtements, linge de corps, soient donnés aux petites sœurs des pauvres de la rue Saint-Jacques.

Ce qui me restera en meubles, curiosités, tapisseries, vases, plats de cuivre, etc., sera vendu, et le prix en sera partagé entre les personnes qui m'auront soigné à mes derniers moments et je n'entends pas par là des mercenaires mais des amis.

Telles sont mes dernières volontés écrites avec toute ma présence d'esprit et que je signe.

Alphonse-Louis Constant.

# MYSTÈRES ET RÉALITÉS DE LA KABBALE

## I

Il existe une science qui a été, qui est et qui doit rester toujours cachée, parce que, sous plusieurs rapports, elle rend inutiles les études philosophiques et religieuses, convainc les docteurs de naïveté et pourrait apporter du trouble dans les rangs de la bonne société en rendant contestables les positions scientifiques en apparence les mieux acquises. Cette science, c'est la kabbale.

Si cette science doit rester toujours cachée, pourquoi l'enseignons-nous ? C'est une objection à laquelle nous devons répondre tout d'abord parce qu'elle se présente d'elle-même. - Nous n'avons pas la prétention d'enseigner la kabbale ; mais nous offrons à ceux qui voudront bien l'étudier sérieusement des aperçus et une direction que personne n'a osé leur donner jusqu'à présent.

Définissons avant tout la kabbale.

C'est la science synthétique, absolue et traditionnelle qui a été l'âme, la raison et la force des civilisations anciennes. Cette science a dû rester cachée parce qu'elle repose tout entière sur une loi de hiérarchie intellectuelle que nous expliquerons plus tard et qui s'oppose diamétralement à la divulgation, ou comme dirait un kabbaliste, à la profanation de ses mystères.

Devant rester cachée au plus grand nombre, elle n'a pu être divulguée par l'écriture commune. Aussi pendant une longue suite de siècles est-elle restée traditionnelle dans les cultes privilégiés, et n'a-t-elle été écrite qu'en hiéroglyphes symboliques dont la clef était connue des seuls initiés, c'est-à-dire des prêtres et des rois dans les sociétés antiques ; aussi en appelait-on la connaissance pratique : l'art sacerdotal et l'art royal.

Ceci nous explique le nom de Kabbale.

Kabbale vient de l'hébreu : **קבל** *kabal* que d'autres prononcent avec une ponctuation différente : *kibel*, et signifie, non pas précisément tradition, mais doctrine reçue par tradition.

Cette doctrine, au dire des anciens maîtres, était la clef de tous les mystères et la véritable baguette des miracles ; par elle on commandait à tous les esprits, on ouvrait et l'on fermait à volonté les portes du ciel et de l'enfer ; on pénétrait tous les secrets de la nature et des consciences, en deux mots : on était prêtre et roi de la création tout entière.

L'espoir de ces merveilleux privilèges, attirait au seuil de la science bien des esprits légers et curieux, mais les portes du sanctuaire ne s'ouvraient qu'aux sages et aux forts, et des épouvantes paniques s'opposaient éternellement à l'admission du vulgaire.

Une loi, mystérieusement exécutée, punissait d'ailleurs de mort le profanateur ; et si le fer invisible des gardes du *Sanctum regnum* tardait à l'atteindre, ou semblait l'épargner, c'est que la nature avait vengé d'avance la violation de sa pudeur : le coupable était devenu fou.

Le grand secret de la maçonnerie primitive n'est autre que celui de la kabbale.

Vers le milieu du dix-septième siècle, un abbé de Vilars qui était venu de Toulouse à Paris, pour faire fortune par la prédication, se lia avec quelques personnes qui s'occupaient de cette science encore terrible à cette époque comme la suite le fera voir ; il fut initié à quelques mystères et les divulgua dans un petit livre écrit d'un style badin et intitulé ; *Entretien sur les sciences occultes, ou le Comte de Gabalis* ; on y trouve les passages suivants :

« Le cabaliste n'agit que par les principes de la nature, et si quelquefois on trouve dans nos livres des paroles étranges, des caractères et des suffumigations, ce n'est que pour cacher aux ignorants les principes physiques. Admirez la simplicité de la nature en toutes ses opérations merveilleuses, et dans cette simplicité une harmonie et un concert si grand, si juste et si nécessaire ; qu'il vous fera revenir malgré-vous de vos faibles imaginations (Edition de 1684, page 35). »

« Ainsi la vénérable nature apprend à ses enfants à réparer les éléments par les éléments. Ainsi se rétablit l'harmonie. Ainsi l'homme recouvre son empire naturel et peut tout dans les éléments, sans démon et sans art illicite (Ibid., page 39). »

« Les sages n'ont garde de croire que le démon ait jamais eu la puissance de se faire adorer (Page 42). »

« Nous ne savons ce que c'est, et nous dédaignons de nous informer en quoi consistent les sectes différentes, et les diverses religions, dont les



ignorants s'infatuent. Nous nous en tenons à l'ancienne religion de nos pères (Page 44). »

« Celui que Tertullien a si heureusement et si magnifiquement appelé LA RAISON DE DIEU, ne trouve pas à propos que Satan intervienne dans les oracles (Page 58). »

« C'est par les astres intérieurs que le sage se gouverne, et les astres du ciel extérieur ne servent qu'à lui faire connaître plus sûrement les aspects des astres du ciel intérieur qui est en chaque créature (Page 77). »

Ces révélations incomplètes et obscures sont noyées dans le livre de l'abbé de Vilars, parmi un fatras de plaisanteries sur les sylphes, les ondins et les mariages prétendus de ces esprits élémentaires ; l'abbé n'en porta pas moins la peine de son imprudence et de son indiscretion. La chaire lui fut interdite, et ses supérieurs ecclésiastiques le disgracièrent : il dut bientôt reprendre le chemin de sa ville natale ; mais comme il était encore sur la route de Lyon, où il se proposait de passer, il fut arrêté et assassiné par des hommes qui restèrent inconnus. Une cruelle plaisanterie fut toute son oraison funèbre ; on prétendit que les sylphes et les gnômes dont il s'était moqué dans son ouvrage, l'avaient tué pour se venger.

A cet exemple des châtiments humains qui menaçaient les révélateurs ou les profanateurs, ajoutons un autre exemple des dangers naturels qu'ils pouvaient et qu'ils peuvent encore courir.

Il y a trente ou quarante ans seulement, un ecclésiastique du diocèse de Paris, vicaire de la cathédrale<sup>1</sup>, homme d'une piété exaltée, mais d'une curiosité trop grande, se livra à la recherche des causes occultes, et trouva, sans parvenir à la haute initiation, quelques-uns des secrets de la kabbale. Il commença par perdre la simplicité de sa foi et le repos de sa conscience : sa tête s'échauffa, il passa les nuits en méditations et en prières et bientôt il lui arriva l'étrange aventure que voici :

Une nuit, il veillait seul dans le chœur de Notre-Dame, éclairé seulement par la lampe du maître autel. Le sujet de ses méditations était triste : il pensait à l'enfer.

Il repassait dans son esprit, en frémissant, toutes les horreurs de ce dogme épouvantable, puis il se répétait pour se consoler et se rassurer cet axiome des écoles de théologie : on n'est certain de la damnation de personne si ce n'est de Judas Iscariote, celui qui vendit et livra le Sauveur du monde.

Tout à coup une réflexion l'effraya : « Il n'y aurait donc, se dit-il, qu'un seul damné officiel et théologiquement reconnu. Judas est donc le

---

<sup>1</sup> M. OEgger.

bouc émissaire de l'humanité ! Il porte donc seule la malédiction du ciel et du monde, et pourtant le misérable s'est repenti !

Il a rejeté l'argent des prêtres, et il s'est donné la mort, pénitence exceptionnelle et terrible du déicide : car quel apôtre eût voulu absoudre et réconcilier le traître Judas ?

Depuis dix-huit siècles et demi qu'il est mort on maudit et on excommunie encore sa mémoire.

Pendant, au moment même du crime, le Christ lui avait pardonné et l'avait appelé son ami.

Il s'est repenti, il a rendu l'argent sacrilège, il s'est confessé, il s'est puni, et personne n'a jamais eu pitié de lui, et personne n'a jamais prié pour lui, et c'est sur lui seul, nominativement et personnellement, que repose le dogme de l'éternité de l'enfer.

Si donc Judas seul était prédestiné à être éternellement perdu, Jésus n'a-t-il pas dû, en mourant, implorer la grâce unique de Judas ?

Et si Judas porte seul aux yeux du monde le poids de la réprobation, n'est-il pas assez puni de son crime par cette expiation unique, exceptionnelle, immense ? Et n'est-il pas en quelque façon le pénitent solidaire de tous les crimes de l'humanité ? »

Telles étaient les réflexions, hardies sans doute, mais assez fondées sur les analogies dogmatiques et surtout sur les données sentimentales du mysticisme chrétien, qui travaillaient l'esprit du vicaire de Notre-Dame ; il sentit alors ses yeux baignés de larmes et s'aperçut qu'il pleurait Judas.

« Oh ! s'écria-t-il, celui qui, après sa mort, est descendu aux enfers, n'a pu remonter au ciel sans y ramener l'âme du plus coupable, mais du plus malheureux des hommes, et si la rédemption est réelle, Judas est sauvé ! »

A cette nouvelle audace de sa pensée, les cheveux du prêtre se dressent sur sa tête, un tremblement le saisit, mais l'exaltation domine la crainte, il se lève et fait retentir les voûtes sombres de la cathédrale de cette étrange prière :

« Toi, qu'on maudit depuis dix-huit siècles, viens, si Dieu te permet de consoler le premier cœur chrétien qui ait eu pitié de toi ! O Christ, si tu as sauvé le malheureux Judas, ordonne lui de m'imposer les mains pour un nouveau sacerdoce, celui de la miséricorde absolue et du pardon universel ! »

Ces paroles prononcées à haute voix à cette heure solennelle, et dans cette grande église obscure et déserte, durent impressionner puissamment celui qui venait de les dire : le prêtre alors traverse lentement le chœur, monte les premiers degrés de l'autel et se met à genoux comme s'il attendait un sacrement. C'est alors, dit-il, car c'est lui-même qui a raconté

toute cette histoire, c'est alors que deux mains invisibles, mais réelles, chaudes, palpables, se posèrent sur sa tête comme font celles de l'évêque à l'ordination des prêtres, et le vicaire se releva en murmurant : saint Judas, priez pour nous. Le pauvre homme avait perdu la raison.

Toutes les énormités du gnosticisme avaient pour origine une fausse intelligence ou une divulgation profane et intempestive des mystères de la kabbale.

Manès avait déifié les deux colonnes du temple de Salomon et adorait simultanément le jour et la nuit. Le manichéisme n'était qu'une transfiguration de la magie de Zoroastre. Basilides et Valentin étaient de faux adeptes du dogme traditionnel d'Hermès. Swedenborg eût été un grand kabbaliste s'il n'eût été visionnaire, et saint Martin n'échappa au danger des divulgations kabbalistiques qu'en se résignant à n'être toute sa vie que le philosophe inconnu.

Jacob Bøhm, ce grand illuminé aux visions obscures, n'avait entrevu le dogme kabbalistique qu'à travers les allégories alchimiques de Basile Valentin et de Bernard le Trévisan. Mais quels sont donc ces dogmes proscrits et étrangers ? Rien ne saurait être plus ridicule et plus monstrueux, suivant les uns, rien n'est plus sublime ni plus sage, suivant les autres ; mais il faut convenir que leur énoncé, dans les livres authentiques et sacrés de la science, a quelque chose de rebutant et d'absurde, dans la forme, à force de réticences et d'obscurités.

Ainsi, par exemple, le *Zohar* est rempli des descriptions, oppositions et comparaisons de deux gigantesques vieillards dont les barbes et les cheveux sont noués ensemble. Le *Sépher Jézirah* dit que la vérité entre et sort par trente-deux portes que Dieu a ouvertes pour le patriarche Abraham, dans *l'Asch Mezareph*, on trouve un rapport, dont la logique ne frappe pas tout d'abord le sens commun, entre les notions divines nommées séphiroth, et les feuilles mystérieuses de l'arbre métallique de Flamel. Il en résulte seulement cette découverte, que l'alchimie est un voile pour déguiser la kabbale ; mais est-ce la kabbale qui fait de l'or ? Est-ce l'alchimie qui évoque et fait obéir les génies ? Voilà ce que ne veulent ou ne peuvent dire ni Rabbi Schlomoh, ni Rabbi Chaël, ni le fameux juif Abraham, dont les figures hiéroglyphiques procurèrent un jour tant d'or à l'adepte de la rue des Ecrivains.

En ouvrant les livres de haute kabbale, on est effrayé et découragé par une nomenclature exceptionnelle et bizarre, par des tables compliquées de lettres hébraïques et de nombres correspondants, puis par des séries de noms qui se transposent, se produisent et se calculent les uns pour les autres et les uns par les autres. On se dépîte en y trouvant, après une longue et consciencieuse recherche, que tout est deux dans un pour

devenir trois et s'expliquer par quatre, que tout est trois dans neuf démontré par dix, que l'être est le mirage du non-être, que le vrai s'explique par le faux, que le Dieu révélé est l'absolu masqué en diable, et que l'œil du vulgaire ne comprend l'équilibre du corps humain qu'en le voyant la tête en bas ; il faut certes de bien puissantes garanties de raison données d'ailleurs à un candidat de la science, pour qu'il ne se dégoûte pas tout d'abord de l'étude sur les premières apparences de ces formules paradoxales ; les travaux plus modernes destinés à éclaircir les difficultés de la grande énigme rabbinique n'ont guère apporté que des difficultés nouvelles ; la kabbale est toujours le sphinx à quatre têtes et à six ailes du prophète Ezéchiel ; ce sont des roues qui tournent les unes dans les autres, ce sont des Séphiroths ou des Zones, ce sont des transpositions de lettre ou des transpositions de chiffres : ni Basnage, ni Franck, ni aucun de ceux qui se sont occupés de kabbale après eux, ne vous en diront davantage.

Un livre bizarre, imprimé à Londres en 1781, prouve mieux que tout ce que nous pourrions dire les abus qu'une intelligence dévoyée peut faire d'une notion imparfaite de la kabbale. Ce livre est intitulé la VERITE ou *les Mystères du christianisme approfondis radicalement et reconnus physiquement vrais*, sans nom d'auteur. Le ton en est grave, la forme savante, l'érudition y abonde et l'on croit au premier abord lire l'œuvre d'un véritable initié : mais bientôt commence un incroyable abus de l'analogie servant de base aux interprétations les plus révoltantes de tous les symboles. L'auteur n'y a vu que l'acte de la génération exprimé de mille manières. Le Christ pour lui n'est autre chose que cette divinité aveugle dont l'image sert d'enseigne obscène aux maisons de Pompeïa : la croix est le lingam de l'Inde, les mystères du tombeau et de la résurrection expriment les défaillances ou les retours à la vigueur ordinaire du rude jardinier de Lampsaque, toutes les légendes évangéliques sont interprétées de cette manière et presque toujours avec des raffinements d'intentions érotiques et des tours de force d'interprétations graveleuses qui eussent peut-être découragé la verve libertine de l'Arétin. L'auteur du livre est pourtant sérieux et professe un système de philosophie qu'on peut résumer ainsi :

Dieu c'est la vie.

La vie est une génération incessante et éternelle.

Le paradis c'est l'amour.

L'enfer c'est tout ce qui réagit contre l'amour.

Le phénomène de la mort n'est que l'absorption d'une existence épuisée pour l'amour, au profit d'une génération nouvelle. L'âme est une étincelle d'électricité animée par les joies de l'union conjugale ; après notre mort elle retourne dans un courant d'attractions nouvelles et se mêle à de

nouveaux embrassements pour être rajeunie et pour renaître. Il en a été toujours ainsi et il en sera ainsi pendant toute l'éternité.

On ne sait pas si l'auteur de ce système érotique est mort d'une maladie nerveuse, mais il faut convenir que c'est un kabbaliste fort indécent.

Un autre halluciné, qui paraît cependant avoir été plus heureux dans ses recherches, est le kabbaliste Wronski, savant Polonais, si célèbre par sa vente fabuleuse de l'absolu. Cet industriel, fort érudit d'ailleurs, n'annonçait rien moins dans ses volumineux ouvrages que la réforme universelle du savoir humain, par la découverte de l'absolu, et il reproduisait vingt fois le prospectus obscur d'un secret important, disait-il, au salut de l'humanité, mais dont l'humanité s'était bien passée sans périr pendant une longue suite de siècles. Aussi Wronski ne voulait-il pas exposer son apostolat aux affronts du génie incompris et se proposait-il de vendre fort cher sa découverte. Il trouva un ancien banquier, fort curieux apparemment, qui lui donna sans le satisfaire quarante mille francs de son secret. Les gens qui ne plaignent pas les dupes diront que le tour était bon, mais ceux qui estiment la dignité de la science et qui tiennent à l'honneur des hommes d'idées, déploreront sans doute qu'un personnage du mérite de Wronski ait gagné de l'argent avec tant de facilité en cette affaire.

Le secret du philosophe polonais, en effet, n'était pas à lui pour qu'il put le vendre, et son absolu était le dogme fondamental de la haute kabbale, comme nous le démontrerons. Sa formule pouvait se résumer en ces deux mots :

L'absolu c'est la raison d'être.

La raison d'être c'est l'être même.

En effet, assigner une cause à l'être en dehors de l'être, demander pourquoi il existe quelque chose, c'est demander s'il est quelque chose avant ce qui est : c'est vouloir un être particulier pour raison de l'être universel, c'est chercher à faire tenir le tout dans la partie : c'est l'expression la plus naïve et la plus contradictoire de cette incohérence d'idées qui constitue l'absurde. Nous reviendrons sur cette définition fondamentale qui est le premier principe de la kabbale, et que le Polonais Wronski ne voulait céder à personne, qu'au prix de soixante mille francs. Cette formule si simple qu'elle semble être en dehors de toute science et de toute philosophie, est cependant appelée à opérer une révolution complète dans les sciences, comme l'avait bien compris d'ailleurs ce professeur aux appointements exagérés.

La kabbale est, de toutes les sciences, la plus simple dans ses principes et la plus compliquée dans ses applications et dans ses détails. Aussi est-il impossible de la bien connaître sans en avoir la clé absolue. Cette clé

connue des adeptes sous le nom de clavicule ou des clavicules de Salomon n'a jamais été entièrement perdue, mais on l'avait oubliée et en quelque sorte égarée. Sa connaissance était, comme nous le prouverons, le grand secret des Rose-croix, ces initiés suprêmes de tous les mystères qui se rapportent à l'illuminisme et à la maçonnerie. Cette clé, simple comme la science elle-même, est une véritable merveille. Qu'on se figure, en effet, une machine philosophique qui rend raison de tout, formule sans erreur possible les plus sublimes pensées et leurs relations entre elles, donne à tous les travaux de l'esprit humain une base rigoureuse comme les mathématiques et invincible par conséquent comme la logique la plus incontestable, et l'on aura une idée, incomplète encore sans doute, mais déjà convenable, des clavicules de Salomon. Ces clavicules sont un livre écrit en caractères hiéroglyphiques et intraduisibles, parce que le monde entier, pour nous servir du langage énigmatique de saint Jean, ne contiendrait pas les livres qu'il faudrait écrire pour en donner une entière et complète traduction. Ce langage exagéré en apparence n'exprime encore qu'imparfaitement la beauté de cette découverte, la plus grande peut-être qu'il ait été donné à l'esprit humain de faire et d'appliquer à ses usages. Nous nous engageons à prouver rigoureusement ce que nous avançons ici.

Le travail que nous entreprenons sur la kabbale est donc entièrement nouveau à ce point de vue ; car nous apportons, pour la première fois, au dehors du sanctuaire occulte, le fil conducteur qui permet d'aller et de revenir dans tous les détours du labyrinthe. Cette clé absolue de la kabbale donne aussi les principes et les éléments d'une langue universelle, et intéresse au plus haut point les hommes de science qui cherchent la solution de ce grand problème civilisateur. Notre travail exclut absolument et rigoureusement tout mysticisme. Ce sont les mathématiques pures de la plus froide et de la plus saine raison. Les vrais kabbalistes ne sont pas illuminés par des visions ou par des rêves : leur Sinäï n'a pas d'autres éclairs que ceux de la vérité démontrable et démontrée à tous par la science et par la raison. Dans la haute et belle science qu'ils professent se réunissent sans efforts les choses en apparence les plus contraires : la foi et la raison, l'autorité et la liberté, l'algèbre et la poésie. Mais c'est assez annoncer ce qu'il faut montrer et prouver. A nous maintenant de commencer l'œuvre.

Un principe unique, et dans ce principe une seule et unique loi, et dans cette loi la base scientifique d'une seule et magnifique hypothèse : voilà la kabbale toute entière.

Dans le principe, avec le principe et par le principe, *est, a été et sera* le LOGOS de Platon et de saint Jean, la logique de l'être, la souveraine et éternelle raison d'être.

Dans le principe, avec le principe et par le principe, les forces que Moïse appelle les *Eloïm*, les lois équilibrantes de la loi suprême du mouvement ont éternellement créé le ciel et la terre.

Le principe c'est l'ETRE.

L'ETRE EST, voilà une proposition qu'on ne saurait nier, ni contester, ni distinguer.

Avant tout raisonnement, avant toute personnification d'essence, l'ETRE EST, et *il est parce qu'il est*. Dire que tout existe par la seule volonté d'une entité spéciale et inexplicable, qui est la raison d'être de toutes choses, et qui, plus grand lui-même que toutes choses, est sans autre raison d'être que son être même, c'est enfermer l'ordre dans l'anarchie, la providence dans la fatalité, la science dans l'absurde, c'est expliquer l'existence par des escamotages du néant dans le néant, c'est nier ce qui est au profit de ce qui ne peut pas être. On voit par là que la notion vulgaire de Dieu est le pire de tous les athéismes : l'idolâtrie.

Que Dieu soit la plus haute conception et l'idéal le plus parfait de l'être personnifié, qu'il crée éternellement les formes avec le concours des lois immuables de l'être ; rien de plus raisonnable que de l'admettre, rien de plus nécessaire même que de le supposer. Mais la définition de Dieu peut être discutable, son existence peut être niée même, puisque des philosophes et des docteurs fort intelligents et fort sages ont cru devoir la prouver, tandis que l'existence et la notion absolue de l'être est incontestable et par conséquent indémontrable. La raison d'être est dans l'être. L'être est toujours semblable à lui-même en tant qu'être, et, comme il n'y a qu'une raison, il ne saurait y avoir qu'une loi : or, cette loi qui est dans l'être avec le mouvement et la vie, c'est la grande loi de l'*équilibre*, loi qu'on peut formuler ainsi :

## **L'HARMONIE RESULTE DE L'ANALOGIE DES CONTRAIRES.**

Toute force est équilibrée par une résistance analogue, toute inertie est le point d'appui d'un mouvement : la résistance et le mouvement sont donc les colonnes du temple de la nature, leur concours, déterminé par leur lutte, produit dans le principe ces vibrations harmonieuses qui remplissent l'étendue et que l'intelligence des Eloïm de Moïse, c'est-à-dire des forces simultanées de l'être, définit en disant : que la lumière soit, et la lumière est !

La lumière, c'est l'âme universelle ; l'intelligence suprême de la lumière, c'est Dieu.

Telles sont les grandes et immuables vérités que les anciens hiérophantes ont résumées et cachées sous les caractères du saint tétragramme. Le mot entier exprime l'être avec la loi et ses analogies. Ce qui est, ce qui sera et ce qui a été : אֱתִיָּה אֲשֶׁר אֱחִיָּה

Tel est le sens du mot pris dans son ensemble, mais si nous le décomposons, nous trouverons trois lettres, dont la seconde est répétée deux fois. Or, en hébreu, les lettres sont hiéroglyphiques, et, indépendamment du son qu'elles figurent, expriment aussi une idée par une image. Les deux premières lettres du tétragramme expriment donc les deux forces alternées ou simultanées de l'être : la force active et la force passive. La troisième lettre représente leur concours et la quatrième symbolise l'harmonie qui en résulte. Le *jod*, aurait-on dit dans ces sanctuaires de l'Égypte où Moïse avait reçu les mystères de la kabbale, le *jod* c'est Osiris, le *hé* c'est Isis, le *vav* c'est leur union conjugale et le *hé* final c'est Horus. Le *jod*, répéteraient les initiateurs à un degré plus élevé, le *jod* c'est la vibration, le *hé* c'est la résistance, le *vav* c'est l'opposition et la conjonction de ces deux modes de l'être, et le *hé* final c'est la lumière ; en langage plus vulgaire, le *jod* c'est Dieu, le *hé* c'est la nature, le *vav* c'est la création, et le *hé* final c'est l'univers créé. Les quatre lettres pourraient représenter, pour des catholiques fervents, le Père éternel, la mère de Dieu choisie et conçue sans péché par le Père, le Saint-Esprit époux de la mère de Dieu et lui communiquant la fécondité du Père, puis, enfin, le Fils médiateur entre Dieu et l'humanité, l'abrégé du Verbe, comme disent les pères de l'Église et le prince typique de cette humanité, dans laquelle se résume, dit-on, la création et par conséquent l'image de Dieu tout entière. Tels sont les premiers mystères de ce nom incommunicable que les kabbalistes épèlent, mais ne prononcent jamais, et dont les quatre lettres, conservées dans les sanctuaires antiques ne s'en échappaient, chez les Grecs, que pendant les fêtes orgiaques de Dionysos, lorsque les égyptiens et les ménades, agitant leurs thyrses et frappant leurs tambourins, faisaient retentir les vallons de la Thessalie de leur clameur : *io Evohé* :



*Io Evohé* ou *Jod hé vau hé* est en effet la prononciation véritable du tétragramme que nous devrions écrire J H V H, en français, au lieu de Jehova, qui est un nom de six lettres et ne saurait être, par conséquent, une traduction du tétragramme dont les quatre lettres sont de rigueur.

La loi d'équilibre a donné aux premiers sages l'idée du ternaire sacré et de l'image divine formée par un triangle. A cette première figure de la géométrie se rapporte le dogme de la trinité perpétuée dans tous les grands cultes. Le premier problème de trigonométrie posé par les disciples d'Hermès fut la formule même de l'absolu. Aussi la première lettre de notre alphabet est-elle l'expression de ce problème. Elle représente, en effet, un triangle fermé entre les deux branches d'un compas qui semblent chercher l'infini.

Les anciens kabbalistes avaient reconnu l'existence de trois mondes, c'est-à-dire, de trois séries distinctes dans les manifestations de l'être. Les phénomènes du monde physique comparés à ceux du monde moral leur donnaient la mesure progressive et la raison d'être des hypothèses divines. Leur triangle eut ses mirages dans ces trois mondes et se multiplia trois fois. De là sortit l'échelle ascendante et descendante des Séphiroths ou manifestations de l'être absolu. Nous en avons parlé dans notre ouvrage sur la haute magie et nous ne répéterons pas ici ce qu'on peut facilement trouver dans ce livre, mais nous appellerons l'attention de nos lecteurs sur l'idée essentielle et primitive du triangle philosophique et divin.

Nécessité d'une part à cause des lois immuables de l'être, liberté de l'autre à cause de l'initiative indéfinie du principe intellectuel, et au-dessus de ces deux termes, raison absolue qui concilie les contraires en les fécondant l'un par l'autre, tel est l'idéal de la vie suprême dans l'être. Cette conception est celle du Dieu des Kabbalistes, Dieu ennemi de tout anthropomorphisme, hypothèse nécessairement indéfinie, mais par cela même sans absurdités et sans mystères.

Suivant cette notion de la plus haute intelligence la loi de la création n'est que l'évolution spontanée de la liberté autour du point fixe de la nécessité. L'homme est ce qu'il veut être, lorsqu'il veut être, ce qu'il doit être ; l'homme se crée lui-même dans le temps et se fait homme comme Dieu s'affirme éternellement lui-même et se fait Dieu par son intelligence et par ses œuvres. Aussi l'idéal divin ne peut-il être pour nous autre chose que le type de l'homme parfait : la réalisation de ce type a été l'incarnation du fils de Dieu : mais l'humanité, appelée à monter toujours, élève son idéal à mesure qu'elle s'élève elle-même et prend pour échelons les têtes de ses dieux d'autrefois vaincus et dépassés par elle... C'est ainsi que l'enfer mystique se peuple de démons. Tous les dieux que le progrès humain a mis sous nos pieds deviennent des monstres infernaux. Moloch,

Adramelek, Baal, Beelzébub ne sont pas tombés du ciel, c'est nous qui sommes montés sur eux et qui, les yeux élevés vers d'autres fronts couronnés d'étoiles, les cachons maintenant dans notre ombre.

Seul, le Dieu de la Kabbale n'est jamais déchu et n'a été nié par personne parce qu'il est indéfini et innommé. C'est l'hypothèse nécessaire de la personnification de l'être absolu. Cette hypothèse cachant sa réalité dans les profondeurs de l'infini semble se creuser dans les hauteurs une retraite plus profonde à mesure que tombent les faux dieux. Le cœur de l'homme a beau monter, dit le psalmiste, Dieu s'élève toujours plus haut, *accedet homo ad cor altum, et exaltabitur Deus*.

On doit déjà comprendre que la Kabbale n'admet pas d'autres révélations de Dieu que la raison d'être dans l'être et le sentiment transcendantal de l'analogie universelle. C'était aussi la pensée de saint Paul qui, dans une de ses épîtres s'exprime sur ce sujet avec une grande liberté et une remarquable énergie. « Les choses invisibles, dit-il, sont compréhensibles et évidentes, dans leurs rapports avec les choses visibles, et cela à un tel point que les hommes sont inexcusables de ne le point comprendre. Mais le fait de leur ignorance s'étant produit et la sagesse n'étant plus suffisante, pour leur faire connaître Dieu, un entraînement, une fantaisie est venue (*placuit*) de sauver par la folie de notre prédication ceux qui auront la foi. » Voilà certes un hiérophante qui ne dissimule pas ses mystères et qui met à nu, sans trop de précaution, toute la politique du sacerdoce de son temps : mais il s'adressait aux initiés et les néophytes ne devaient comprendre qu'avec la permission et suivant l'explication des catéchistes. La hiérarchie ecclésiastique était déjà organisée et le voile du commentaire tombait déjà à propos sur les franchises du texte sacré. Saint Paul, instruit par Gamaliel dans toutes les sciences rabbiniques, était un kabbaliste hardi et profond : il parlait à qui devait l'entendre et savait imposer un respect salutaire à ceux qui ne comprenaient pas.

La kabbale n'admet donc le mysticisme que comme moyen de gouverner la multitude et de lui imposer la foi comme un supplément de la raison, mais elle est absolument le contraire de l'illumination et de l'inspiration visionnaire et épileptique, « Si un ange de Dieu, disait saint Paul, annonçait un évangile contraire à celui *qui est évangélisé*, que cet ange soit anathème ; » c'est-à-dire qu'il soit rejeté et maudit. Les initiés en kabbale disaient volontiers que si un dieu venait contredire les lois de la nature, qui sont celles de l'harmonie universelle, ils riraient de ce Dieu et le regarderaient comme un démon. C'est que l'être est l'être, c'est que la raison humaine ne saurait mentir à elle-même, c'est que l'immuable ne saurait changer. Aussi pour les idolâtres, les kabbalistes de tous les temps

ont-ils été des hommes sans Dieu parce qu'ils n'encensaient jamais les autels de la multitude.

Jamais, toutefois, les véritables initiés ne renversèrent eux-mêmes les idoles du peuple ; ils savaient qu'il faut aux enfants des merveilles et des images ; et, serviteurs seulement de la vérité et de la raison, ils laissaient au temps et à l'expérience la tâche toujours accomplie de déchirer le voile du mensonge. La loi de l'équilibre leur avait révélé celle de la hiérarchie, et pour maintenir la hiérarchie dans toute sa force, ils reconnaissaient la nécessité du mystère et des initiations conditionnelles et progressives. Telle était la base des civilisations antiques de l'Orient, et c'est là qu'il faut chercher l'origine de ces secrets de la magie devenus une dérision pour les ignorants, après en avoir été l'épouvantail. Aussi la magie et la kabbale sont-elles sœurs ou, plutôt la magie est-elle l'application des principes de la kabbale, c'est-à-dire la politique et la morale de la philosophie naturelle, la plus simple en même temps et la plus complète qui se soit jamais produite au monde.

L'idée de trois sphères distinctes, c'est-à-dire de trois séries complètes d'idées différentes, avait produit l'hypothèse des anges divisés en trois rangs et en neuf chœurs ; les anciens gnostiques, dont Denys l'aréopagite est le plus éloquent interprète, calquèrent la hiérarchie ecclésiastique sur la hiérarchie divine, et reconnurent dans l'humanité trois degrés différents d'émancipation et de progrès. Les hommes de sensations, les hommes d'intelligence et les hommes de génie ou d'intuition furent distingués en trois classes sous les noms d'hyliques, de psychiques et de gnostiques : aux gnostiques devait appartenir, par l'entremise des psychiques, l'empire absolu sur les hyliques. On ne devait admettre qu'après de rigoureuses épreuves les individus qui voudraient s'élever d'une classe à une autre, et l'on choisit, dans les rangs des fidèles, des diacres pour catéchiser les ignorants et pourvoir à leurs nécessités matérielles, des prêtres pour diriger l'intelligence des penseurs, et des évêques, pour inspirer et surveiller l'enseignement des prêtres. Telle était la hiérarchie de l'Église occulte ou johannite qui, après avoir été pendant trois siècles l'âme de l'Église universelle fut mise en dehors par des trahisons dogmatiques, c'est-à-dire par d'imprudentes révélations. Les kabbalistes, alors forcés de mieux cacher leur science, se constituèrent en associations secrètes et inventèrent, pour se déguiser, les oripeaux de l'alchimie ou les tabliers de la maçonnerie. Les hiéroglyphes des anciens cultes furent remis en honneur, et alors commença une nouvelle série de mystères et d'initiations.

A. CONSTANT.

# LES FIGURES DU JUIF

## ABRAHAM

### RETABLIES D'APRES

## FLAMEL

par

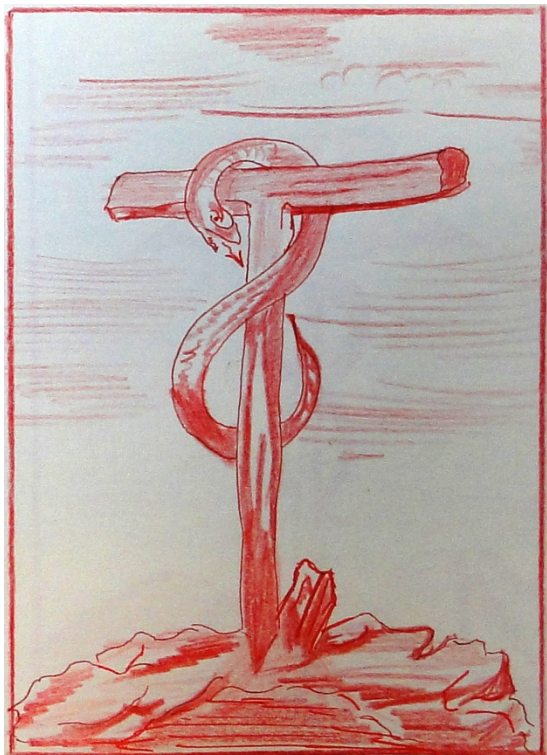
## Éliphas Lévi<sup>1</sup>

Les figures du juif Abraham sont au nombre de sept. Les trois premières représentent la théorie générale non seulement des métaux, mais de tous les êtres, les quatre dernières sont des résumés du grand œuvre.

---

<sup>1</sup> Extrait de « La sagesse des anciens. Avec le commentaire des rabbins rédacteur du second Zohar : sous le titre d'Asch-Mezareph ou feu palingénétique. Livre dit du juif Abraham et de Nicolas Flamel, rétabli, traduit et commenté par Éliphas Lévi avec soixante figures originales dessinées et coloriées. » (À paraître aux éditions Appelicon.)

## Figure première Le serpent d'airain



Il est dit dans la bible que Moïse fit élever un serpent d'airain pour guérir ceux des Israélites qui avaient été mordus par les serpents de feu.

Toutes les maladies humaines proviennent des agitations de la lumière astrale, et sont guéries par cette même lumière fixée en airain ou en laiton philosophique.

Le mercure des philosophes est appelé laiton, airain, ou bronze philosophique parce qu'il est un résultat du cuivre et de l'étain martial changés en feu par l'esprit de nitre qui est une quinte essence du mercure universel.

## Figure II Le caducée d'Hermès



Le serpent du mouvement universel n'est pas absolument un, il est deux en un et de cet un et de ces deux se forment trois. Des deux l'un sans cesse dévore et engendre l'autre, il dévore pour engendrer et engendre pour dévorer.

### Figure III La source de vie



La source unique des formes est la lumière condensée en sel nitrique et mise en mouvement par le principe sulfureux.

Ici de la caverne métallique coule une source qui se partage en trois ruisseaux d'où sortent sept serpents qui portent sur leurs fronts le signe caractéristique des planètes et des métaux.

La substance est une dans son principe éthéré, elle se divise en trois éléments qui sont l'actif, le passif et le médiateur plastique et par les communications des trois termes entre eux, elle prend sept

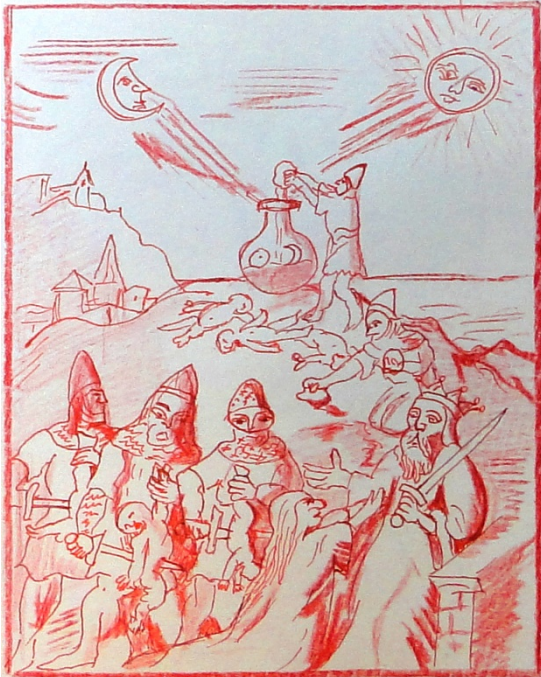
formes qui sont celles des sept planètes et des sept métaux.

Chaque forme spécialise sa lumière et crée son serpent vivant et vivifiant ainsi la diversité sort de l'unité pour retourner à l'unité.



Le même androgyne universel, spécialisé dans le règne métallique s'engendre lui-même en touchant du caducée actif le vase passif, ou en d'autres termes en mariant à Vénus Saturne, Mars et Jupiter. Son casque est le récipient d'airain, son caducée est l'électromagnétisme du nitre allumé par l'étain ferrugineux. Il est blanc par le haut et rouge par le bas et Saturne c'est-à-dire le temps s'apprête à lui couper les jambes, c'est-à-dire à le coaguler et le fixer.

## Figure V



Ici est le mystère des mystères.

Analysons les symboles.

D'abord un roi, mais cruel, armé d'un glaive.

Une mère qui le prie.

Trois soldats égorgeant trois enfants.

Deux autres ramassant le sang des innocents égorvés et l'exprimant dans le vase philosophique,

Où viennent se baigner le soleil et la lune.

Le roi cruel au noir (car le blanc c'est le soleil) n'est autre que Jupiter armé du glaive de Mars, c'est l'étain martial des philosophes.

La mère affligée qui supplie en vain Hérode c'est Vénus (car la mère honorée c'est la lune) Vénus c'est-à-dire le récipient de cuivre ou d'airain qui malgré ses frémissements et ses résistances ne fera qu'accélérer le meurtre des nouveaux nés en exaspérant par ses sollicitations les duretés du Jupiter martial qui est l'Hérode de cette savante allégorie.

Les trois soldats sont le tri-mercure dissolvant et les trois enfants le tri-sulfure ou la marcassite triple et une.

Les éponges marquent que le sang mêlé de lait des petits innocents doit être pompé puis exprimé, c'est-à-dire sublimé et liquéfié.





Ici est le jardin de nature, le rosier fleurissant au creux du chêne, c'est-à-dire au feu du récipient qui contient la cendre de chêne (la cendre c'est la chaux métallique et le chêne c'est Jupiter armé de la puissance de Mars) laisse échapper une source de régénération éternelle, qu'on cherche sans la trouver jamais, si l'on n'est pas initié aux mystères de l'équilibre, ce qui est désigné par la balance.

Cette eau qui coule pour tous sans être aperçue est le nitre multiforme, il se perd dans les abymes parce que sa puissance est infinie et que le chymiste qui saurait le connaître et l'employer obtiendrait des résultats incalculables.

Le rosier des Rose-Croix, du rosaire du roman de la rose et du paradis de Dante et une très ancienne figure du Grand Œuvre qui est le royal miracle de la chymie comme la rose est la reine des fleurs.



La haute montagne c'est l'athanor image de la terre au sein de laquelle les feux contraires se font équilibre par les phénomènes de l'électromagnétisme.

Au sommet de la montagne parce que l'œuvre commence par la sublimation, fleurit le rosier métallique dont la tige est bleue comme l'acier chauffé, les feuilles jaunes et brillantes comme l'or et les fleurs blanches et vermeilles comme la médecine fixée soit au blanc soit au rouge.

Le vent souffle avec impétuosité sur ce rosier pour faire voir que toute la vertu prolifique de l'air ayant été

donnée à la terre agite et vivifie ce rosier céleste pour lui faire jeter sa semence autour de lui et qu'ainsi il se reproduise dix fois, cent fois et mille fois.

Telles sont ces multiples figures d'Abraham le juif, desquelles la cinquième est la plus importante parce qu'elle exprime les grands mystères, c'est-à-dire les secrets de la matière première de la dissolution et du feu.

Flamel dans sa notice sur ces figures dit à propos de celle-ci qu'on y voyait Hérode faisant tuer un grand nombre de petits enfants : mais dans les sculptures du cimetière des innocents où il déclare avoir fait copier cette partie de la figure en question, il n'y avait que trois enfants et trois soldats, le tout placé dans trois cartouches ou compartiments dans le premier desquels est Hérode ou le Jupiter armé exprimant le mystère du feu, dans le second un seul soldat tuant un enfant de dix à douze ans qui est à genoux devant lui.

Dans le troisième enfin sont deux soldats tuant deux nouveaux nés qu'ils tiennent l'un la tête en haut, l'autre la tête en bas, mais à terre à leurs pieds on voit l'enfant de dix à douze ans non pas mort mais comme blessé et débile.

Il faut remarquer que dans les deux compartiments où il est représenté cet enfant est vêtu tandis que les deux plus petits sont entièrement nus.

Cet enfant représente la marcassite première, le précieux sulfure et les deux petits sont le mercure sous ses deux formes extrait déjà du sulfure, élevé en l'air et laissant retomber son sang en rosée sur la marcassite elle-même qu'il réimbibe et va transformer toute entière en sa propre nature.

Cette représentation du massacre des innocents ainsi disposée paraît être imitée mais non copiée exactement sur la figure d'Abraham le juif puisque Flamel lui-même la décrit d'une autre manière.

# CALIGULA ET L'ANTI- CALIGULA

En 1855, Éliphas sera condamné une troisième fois. Il sera interné quelques jours à la prison de Mazas, pour avoir adressé une chanson à Napoléon III ayant pour titre Caligula. De sa prison il composera une nouvelle chanson sous le titre de « l'Anti-Caligula » qu'il fera parvenir de nouveau à l'Empereur, qui le fera libérer.

## Caligula

Chanson imprimée à Londres  
Air de : Calpigi

Nous vivons dans un Siècle juste ;  
C'est vraiment le règne d'Auguste.  
Par notre Empereur bien aimé,  
L'art satirique est désarmé (bis).  
Mais il lui reste pour domaine  
La fable et l'histoire Romaine ;  
Et je vais dans ce genre-là,  
M'exercer sur Caligula (bis)

Caligula fut un pauvre homme  
De son temps Empereur de Rome ;  
Triste enfant d'un chef adoré  
Que l'univers avait pleuré (bis).  
Du grand homme il souilla la Gloire  
Mais il était fou, dit l'histoire.  
Décadence et forfaits, voilà  
Le règne de Caligula (bis).

Jaloux de l'honneur militaire,  
Il feignit d'aller à la guerre,  
Et pourchassa quelques gredins,  
A coups de pierres et de gourdins (bis).  
Puis au Capitole et sans rire  
Il disait : J'ai sauvé l'Empire !  
Mensonge et lâcheté, voilà  
Le règne de Caligula (bis).

Démolissant avec folie,  
De sa Capitale embellie,  
Il croyait tarir les dégouts  
En agrandissant les égouts (bis).  
Mais de sa Cour, sa fange immonde  
Débordait toujours sur le monde.  
Faste et servitude, voilà  
Le règne de Caligula (bis).

A la bassesse, à l'insolence,  
Il distribuait la puissance  
Et riant du peuple animal,  
Il nommait Consul, son cheval (bis)  
On eut gagné peut-être en somme  
D'avoir la bête au lieu de l'homme.  
Sottise et cruauté, voilà  
Le règne de Caligula (bis).

Sa noblesse était la police ;  
Et de la horde délatrice,  
Il soldait les honteux conscrits  
Avec les deniers des proscrits (bis).  
La vertu pauvre et vagabonde  
Bientôt n'eut plus d'asile au monde.  
Mais il restait à Cheréa  
Un poignard pour Caligula (bis).

# L'Anti-Caligula

Chanson adressée des prisons de la préfecture à l'empereur Napoléon III

Sire, une chanson me fait faire  
Pour vous une méchante affaire.  
On tourne votre majesté  
En monstre de l'Antiquité (bis)  
Votre génie est plus moderne ;  
Et le prince qui nous gouverne  
De personne n'acceptera  
Le surnom de Caligula (bis).

Accoupler le nom d'un sauvage,  
D'un fou plein de sang et de rage,  
Et celui de Napoléon,  
Serait sans rime ni raison (bis).  
Préservez la Magistrature  
D'accepter pour vous cette injure.  
Quel tribunal me prouvera  
Que vous soyez Caligula (bis).

Quoi donc ! on me met à la chaîne  
Pour parler d'histoire Romaine !  
Pourtant l'ancien monde est fini,  
Et Brutus n'est pas Orsini (bis).  
Qu'à Brutus le diable pardonne,  
Moi, je ne veux tuer personne.  
Je ne suis pas plus Cheréa  
Que vous n'êtes Caligula (bis)

Votre police est inhumaine ;  
Et quand je parle d'une chaîne,  
Ce n'est pas, Sire, au figuré ;  
Comme un voleur, on m'a ferré (bis).  
Serait-il vrai que sous l'Empire,  
La Magistrature conspire ?  
Vous voyez bien que ces gens-là  
Vous prennent pour Caligula (bis).

# LE REGNE DU PEUPLE

*Air du Chant du départ.*

Aux accents du triomphe et de l'airain qui gronde  
En proclamant sa liberté,  
La France invite enfin tous les peuples du monde  
Au banquet de l'humanité :  
Place aux enfants du prolétaire,  
Place aux conquérants de nos droits ;  
Le travail asservit la terre,  
Tous les travailleurs sont des rois !  
Peuple ! ton règne enfin commence,  
Au nom de la fraternité ;  
Travaillons à la renaissance  
Des lois et de la liberté.

Nous avons trop souvent combattu pour nos maîtres ;  
Gardons le trône, il est à nous.  
Les agents des partis, les flatteurs et les traîtres  
Vont se traîner sur leurs genoux ;  
Ils voudraient nous voler encore  
Le prix des larmes et du sang.  
Mais, à la soif qui les dévore,  
Résistons en nous unissant !  
Peuple ton règne, etc.

Ne nous reposons pas, nous avons tout à faire  
Et tout notre sang à verser !  
Le plus cruel tyran c'est l'infâme misère,  
Et c'est lui qu'il faut renverser.  
Aurions-nous vaincu pour l'intrigue,  
Aurions-nous triomphé trois fois  
Pour servir l'exécrable ligue  
Des aristocrates bourgeois ?  
Peuple, ton règne, etc.

Assez de trahisons ! le peuple enfin s'éveille  
Pour vous combattre il va s'unir.  
Il a su pardonner aux brigands qu'il surveille,  
Ne le forcez pas à punir.  
Tremblez, corrupteurs de la France,  
Le peuple veut l'égalité !  
Trop grand pour aimer la vengeance,  
Il défendra sa liberté !  
Peuple, ton règne, etc.

Refusons désormais l'aumône avilissante ;  
Plus de mendiants parmi nous !  
C'est à nous de juger la richesse insolente ;  
C'est aux voleurs d'être à genoux !  
Le travail a ses invalides :  
La vieillesse aura ses palais.  
Silence aux préjugés stupides  
Sous nos coups tombés à jamais !  
Peuple, ton règne, etc.

Que le luxe et les arts enfantent des merveilles,  
Le peuple est fait pour les aimer.  
Le génie à nos fils va consacrer ses veilles ;  
La liberté va les former.  
Armés d'un faisceau de lumières,  
Cherchant des horizons nouveaux,  
Nous crions : A bas les chaumières !  
Le peuple a conquis les châteaux !  
Peuple, ton règne enfin commence  
Au nom de la fraternité ;  
Travaillons à la renaissance  
Des lois et de la liberté.

A. Constant.



# LA MARSEILLAISE DU PEUPLE



Février 1848

Soldats de la France en alarmes,  
Peuple qu'on a trahi deux fois,  
Ne posons pas encor les armes :  
Nous n'avons chassé que les rois !  
Si l'exploiteur de nos misères  
Rêve encor de nous asservir,  
Marchons, pour vaincre ou pour mourir,  
Au refrain sacré de nos pères.

Aux armes, citoyens ; formez vos bataillons.  
Marchez, marchons ; qu'un sang impur  
Abreuve nos sillons.

Que la force enfin nous délivre  
Des maux qu'ils nous ont fait souffrir.  
Si nos bras ne nous font pas vivre,  
Nous saurons combattre et mourir.  
Vaut-il mieux périr à la chaîne,  
Forçat d'un travail accablant,  
Pour remplir le ventre insolent  
De ces mangeurs de chair humaine ?

Aux armes, etc.

Malheur à ceux qui nous trahissent !  
Silence aux lâches endormeurs ;  
Silence aux voix qui s'amollissent  
Dans l'effroi des vastes clameurs !  
Guerre aux Judas liberticides !  
A bas les phraseurs déhontés !

A bas les voleurs patentés,  
Vils exploiters de fratricides !

Aux armes, etc.

Quoi ! sur les cendres de nos pères  
Dansaient leurs bourreaux triomphants !  
Ils buvaient les pleurs de nos mères ;  
Ils avaient flétri nos enfants !  
Ils ont souillé les funérailles  
Des martyrs égorgés pour eux ;  
Ils ont lavé leurs pieds fangeux  
Avec le sang de nos entrailles.

Aux armes, etc.

Justice enfin pour tant de crimes,  
A la voix du sang et des pleurs !  
Exhumons toutes les victimes,  
Dévoilons toutes les douleurs !  
Portons sur les places publiques  
Nos vieillards, sans lit et sans pain,  
Et de nos enfants morts de faim  
Les cadavres au bout des piques !

Aux armes, etc.

Oui, la nature est notre mère :  
Nous réclamons ses droits pour tous.  
Nous voulons poser sur la terre  
Nos pieds et non pas nos genoux !  
La justice et non la vengeance ! ...  
Le travail et la liberté !  
La mort ou la fraternité !  
Le néant, ou la délivrance !

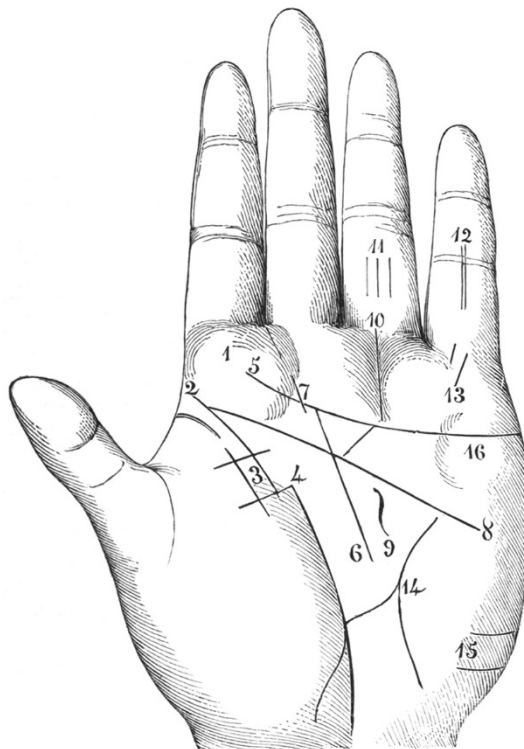
Aux armes, citoyens ; formez vos bataillons.  
Marchez, marchons ; qu'un sang impur  
Abreuve nos sillons.

A. Constant

# DOSSIER ICONOGRAPHIQUE



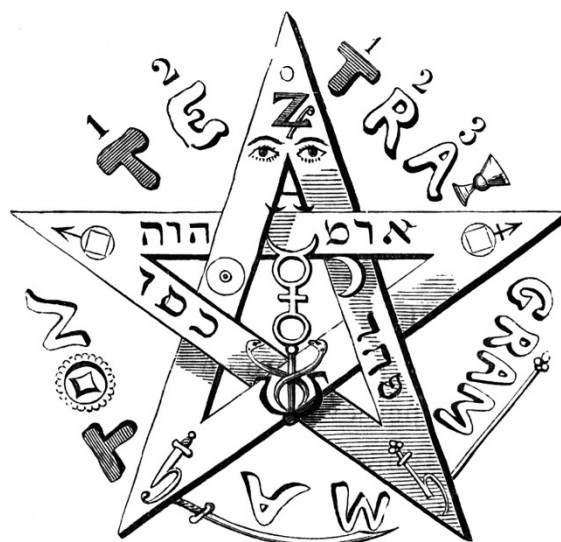
Dogme pl. 1 - Le grand symbole de Salomon



La main d'Éliphas par Desbarrolles



Rituel Frontispice - Le bouc du sabbat



Rituel pl. 12 - Le pentargamme



PASSEPORT DE A.-L. CONSTANT  
à l'occasion de son séjour en Allemagne

65. Constant.

1810.  
 Le même jour a été baptisé Alphonse Louis né le 8. du courant  
 fils de Jean Joseph Constant Cordonnier et de Jeanne Agnès  
 Beaucourt son épouse. Par les sieurs Jossias Germain docteur  
 le sieur Aristide Louis Morinière fils mineur de Louis  
 Ursin la marquis Adèle Louise Morinière veuve de susdit  
 Ursin + le sieur procureur et ont signé ainsi mineurs  
 Constant Morinière A. Morinière  
 M. L. F. Desmoulin

Constant 1957

Cette déclaration de décès du premier juin mil huit cent soixante dix sept à dix heures  
 du matin. Le jour hier, à deux heures du soir, est déposé à Paris, en son  
 domicile rue de Seine n° 155 en cet arrondissement Eliphas de Louis  
 Constant, âgé de soixante cinq ans, homme de lettres, né à  
 Paris; Célibataire, fils de feu Jean Joseph Constant et de  
 Jeanne Agnès Beaucourt, son épouse. Le décès a été constaté  
 suivant loi par nous, docteur au Maire du quinzième arrondisse-  
 ment de Paris, officier de l'Etat civil et le présent acte rédigé sur la  
 déclaration de Édouard Adolphe Pascal, âgé de quarante sept ans  
 résident, demeurant rue de Belfont 19 et de Charles Nicolas Édouard  
 Carlet, âgé de cinquante trois ans, Concierge, demeurant rue de Seine  
 n° 155, lesquels ont signé avec nous, après lecture  
 Édouard Pascal  
 Charles Carlet

Parrainage et acte de décès d'Éliphas



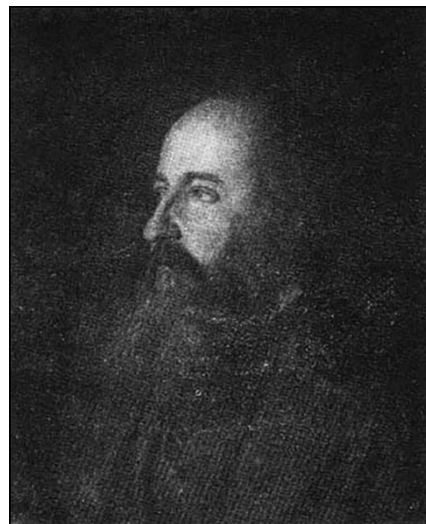
Éliphas en 1875 sur son lit de mort



Éliphas en 1836 dessiné  
par un de ses amis



Éliphas en 1848 (peinture  
d'un de ses amis)



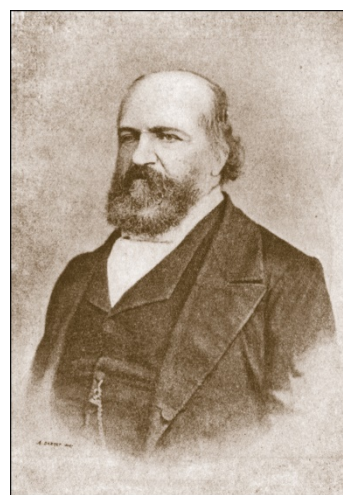
Éliphas en 1850 (Tableau ayant  
appartenu à Mme Guebard)



Éliphas en 1854  
(autoportrait à l'aquarelle)



Éliphas en 1861 (photographie  
faite par le Dr Rozier)



Éliphas en 1862



Éliphas en 1862



Éliphas en 1872



Éliphas en 1874 (d'après le  
tableau de Revel)

# LE VOILE DU TEMPLE

## DECHIRE



par Éliphas Lévi

### Chapitre VII

## Pouvoir et forces

Tout pouvoir émane de la Volonté, et les influences naissent du magnétisme des choses. Les forces de la nature sont des influences, car elles sont des communications conditionnelles de pouvoir avec réciprocity et certitude d'action.

Dieu crée les choses par la Parole et les anime par l'Esprit. Le Verbe est la raison éternelle des nombres et des formes ; l'Esprit est la puissance magnétique et motrice du grand agent universel ; il est "Od", "Ob" et "Aur". Od est la force d'équilibre, par laquelle les mondes s'attirent et se repoussent. Od irradie, Ob absorbe, Aur équilibre. Od est la lumière, Ob est l'obscurité, Aur est le crépuscule. Od est le souffle des anges, Ob l'inhalation des démons, Aur l'atmosphère des sages. Od illumine l'esprit des prophètes, Ob produit l'ivresse des pythonisses, et les somnambules deviennent lucides ou racontent des mensonges, selon qu'ils ont été magnétisés par Od ou par Ob. Paracelse donne le nom d' "*ebriecatum*" ou intoxication artificielle, aux états de frénésie produits par Ob. Robert Fludd symbolise Od sous la forme d'une sphère lumineuse, avec l'image de Phébus, et Ob sous la forme d'une sphère sombre avec l'idole de Bacchus. Les deux sphères sont équilibrées par une troisième, la sphère d'Aur, et porte comme emblème le tétragrammaton de Jéhovah.

La puissance de Dieu distribue les harmonies au travers de séries proportionnelles et selon les lois inviolables de la nature. La nature reproduit les forces, en même temps, que des êtres ou des esprits soumettent ou dirigent les influences. Il n'y a pas de forme sans substance et pas de substance sans force. Le magnétisme n'est pas une substance en soi ; il est l'une des quatre forces de la substance primordiale et universelle.

Les forces de la nature sont elles-mêmes aveugles, et les effets merveilleux qu'elles produisent sont causés par leurs proportions réglées et leur disposition merveilleuse, et dans ces faits nous est révélée l'existence d'une puissance divine d'une manière si évidente, que seule une personne totalement aveugle dans sa compréhension peut refuser d'y croire. Les influences naissent de la disposition des forces, les forces sont coordonnées par le pouvoir ; et le pouvoir est l'essence même de l'esprit, car un esprit est une parole ou une cause en puissance. L'homme est la personnification finie d'une cause infinie, il est une étincelle douée de volonté, et il peut, en choisissant sa place, devenir lui-même un immense foyer de lumière ou de feu.

L'action physique de l'homme est limitée par ses organes ; mais son action morale est illimitée, à condition que l'action soit parfaitement libre, et donc qu'elle se résolve en lumière, elle peut devenir lumière éternelle, et si elle se détermine en feu, elle se consacre au feu éternel.

Mais il y a une chose que les théologiens ignorent : L'enfer est aussi jaloux que le ciel et ne permet aucun mélange. Une bonne action, une seule pensée bien dirigée suffit à empêcher la damnation ; tout comme un seul péché, ou un seul mauvais désir, met un obstacle sur le chemin du salut. Les élus de l'enfer sont donc tout aussi rares et peut-être encore plus rares que les élus du ciel. La possibilité de leur existence est suffisante pour maintenir le dogme (de l'enfer), mais en fait, ce qui absorbe après cette vie la grande majorité des hommes, s'appelle le purgatoire. Le purgatoire n'est pas un lieu, c'est une condition des âmes, qui désirent être transformées par la purification.

L'âme humaine possède deux sortes de mémoires : la mémoire essentielle et la mémoire relative. Le cerveau est l'instrument de la mémoire relative ; il est comme un index ou un grand livre ; mais la volonté est indépendante du cerveau, et la mémoire essentielle consiste en la détermination habituelle prépondérante de la volonté.

La punition inhérente aux âmes des méchants est l'habitude invétérée d'une mauvaise volonté, et le salut des gentils est leur habitude instinctive



de désirer le bien. Les souvenirs du cerveau périclent avec le cerveau mourant, comme les lettres écrites dans un livre disparaissent avec le livre qui est réduit en cendres ; mais l'effet moral du livre survit, et l'âme reste impressionnée et modifiée par ces souvenirs perdus.

L'âme peut alors retrouver des traces de ces souvenirs dans le cerveau des vivants, avec lesquels elle peut être reliée par la sympathie ou les remords. C'est pourquoi il est très important que nous nous réconcilions avec tous et que nous pardonnions à tous avant la mort, afin de ne laisser derrière nous aucun ferment de haine ou de chagrin qui pourrait faire obstacle à notre transformation et à notre repos éternel. C'est pourquoi il est nécessaire de respecter la mémoire des morts, de sauver sans distinction tous les cadavres, et de ne nourrir aucun sentiment de rancune envers ceux qui nous ont offensés ; sinon nous nous exposons à des obsessions, et c'est ce qui rend les opérations de nécromancie si dangereuses. Celui qui évoque les morts leur prête son cerveau ; il s'identifie aux personnes évoquées, et par des rites il doit être amené à expier les fautes ou les crimes dont il ravive la mémoire. À en juger par cette position, Saül, qui évoquait Samuel, aurait dû être mis en pièces avec ses enfants à Gilboa comme Samuel, qui avait mis en pièces le roi des Amalécites à Galgala. Evoquer les morts, c'est évoquer d'horribles malheurs ; c'est du moins ce qu'affirment toutes les traditions les plus fiables de l'occultisme.

Une évocation sérieuse des morts (car nous ne faisons pas référence ici aux expériences avec les tables tournantes) est un sacrilège comparable à une violation de cadavre. Faire revenir les morts sur terre, c'est créer un vampire. On pourrait définir correctement le terme « nécromancie » comme un acte d'association entre un corps vivant et un cadavre.

L'homme a le pouvoir sur les objets inanimés de les vivifier avec sa propre vie. Il peut influencer par le pouvoir de sa volonté l'instinct des animaux et même la volonté d'autres êtres humains, comme ceux qui sont plus faibles que lui.

Par « génie », nous entendons le pouvoir de celui qui sait régner sur les choses et les hommes ; le génie du magnétisme est en celui qui parle et qui rayonne sur le public par son enthousiasme et sa conviction. Le génie de la médecine est l'autorité du médecin, qui insuffle la foi aux malades et une influence salutaire à ses remèdes. Si vous doutez de votre médecin, vous détruisez la puissance de son traitement ; le médecin est le prêtre du corps, comme le prêtre est le médecin de l'âme. Le bien seul est une puissance et doit toujours sortir victorieux ; mais il peut être un temps trahi et, pour ainsi dire, paralysé par l'influence du mal. Le mal s'accroche

au bien comme les maladies à la santé. Les mouches salissent de préférence les cadres et les miroirs dorés ; les chiens aiment à lever la patte sur des vêtements précieux ; et les sorciers prétendent que pour forcer le diable à produire sa puanteur, il suffit de lui offrir des parfums et de lui donner des perles.

Les grands hommes ont souvent de grands vices, et les grandes villes, qui sont les foyers de la lumière, sont presque toujours de grands centres de corruption. Il ne faut jamais mépriser le bien, car il est si étroitement associé au mal ; il faut savoir cueillir des perles dans le fumier, et le médecin ne doit pas se laisser repousser par la mauvaise odeur et le spectacle horrible des ulcères. La puissance du bien ne peut jamais être plus victorieuse que lorsqu'elle est entourée par les influences du mal ; et les auteurs de légendes nous disent que lorsque l'enfer célèbre ses pires orgies, un seul signe de croix suffit à mettre en fuite et à faire disparaître instantanément toute la fantasmagorie du Sabbat.

Cela nous amène à parler de l'influence des signes et des objets magnétisés, car les deux sont en fait les mêmes. Le Pape magnétise les amulettes et les bénit en les prenant entre ses deux mains et il y attache des indulgences ; c'est-à-dire qu'il en fait des signes efficaces de bonnes œuvres qui ont été accomplies avec la réversibilité des influences et des mérites. Or, le magnétisme du pape est pour ceux qui croient en lui la puissance de Dieu agissant de manière souveraine dans son église.

L'homme qui rejette les remèdes de l'église et refuse les privilèges de celle-ci, se prive d'un très grand pouvoir. L'homme ne se met pas impunément en dehors de tout cercle magnétique. S'il le fait, il peut être comparé à un insecte, qui tente de se promener entre les roues d'une horloge. Il court un grand risque, celui d'être pris dans un ressort quelconque et de se perdre sans défense. C'est pourquoi une célèbre voyante, Madame de Kradener, conseillait à tous ceux qui la consultaient, et même à tous ceux qui consentaient à l'écouter - car elle prêchait comme un apôtre - de pratiquer cette religion à laquelle ils pouvaient croire. Elle voulait que les Juifs aillent à leur synagogue et observent le shabbat ; elle conseillait aux protestants d'aller écouter la prédication, et aux catholiques d'aller régulièrement à la messe ; et en fait, l'irréligion, étant un isolement des âmes, est quelque chose de très peu social ; et il vaut mieux adorer un fétiche, que de ne rien adorer, car l'adoration étant le sens de la divinité chez l'homme, cela seul le distingue de la brute et fait de lui une existence morale.

Il n'y a certainement qu'une seule religion dans le monde ; les différentes sectes ne sont séparées les unes des autres que par des

préjugés raciaux et des prétentions sacerdotales. Fondamentalement, la morale est partout la même, et toutes ces cérémonies, qui ont un effet réel, ne possèdent leur pouvoir qu'à travers la foi qui les vivifie et ne sont que des pratiques magnétiques exercées par les sages. Le catholicisme est certainement parmi toutes les sectes celle qui produit les effets les plus merveilleux. Lui seul prétend nous montrer et nous faire sentir Dieu avec nos lèvres. Il nous le fait manger et nous identifie à lui. Les sacrements sont des chefs-d'œuvre de la Haute Magie ; et quand cette belle religion aura brisé les chaînes du cléricalisme, elle deviendra probablement la religion du monde. Le protestantisme n'est qu'un catholicisme mutilé, le mahométanisme est un bâtard du judaïsme, et le judaïsme n'est que le conservateur des archives de la catholicité. L'Église grecque n'est qu'une section réfractaire de la grande Église universelle. Le patriarche de Constantinople et le pape de Rome sont deux rivaux concurrents, dont l'un doit nécessairement soit reconnaître l'autre comme son maître, soit le détrôner. Peu importe de quelle manière cette révolution se terminera ; mais nous devons passer par une telle révolution, et peut-être plus tôt que prévu.

Le dogme, tel qu'il est expliqué à la science, restera mystérieux pour la science, mais la science, comprenant la nécessité de la foi, l'écouterà, au lieu de la combattre.

Les prêtres, pour maintenir leur autorité morale, seront contraints de s'allier à la science, et cesseront de matérialiser les symboles de la foi ; car la science et la foi ont chacune leurs domaines distincts et séparés et elles ne peuvent être unies tant que les gens ne cesseront pas de les confondre. L'autorité pontificale n'a rien à dire devant l'Académie des sciences, et la science humaine n'a pas de voix dans les conseils cléricaux. Le monde entier aurait le droit de rire, si l'académie des sciences décidait qu'il y a quatre personnes en Dieu, elle avait le droit de rire, quand les inquisiteurs de Galilée ont décidé que le monde ne tournait pas.

Les miracles de l'Évangile sont pour la foi des vérités incontestables, et la science n'a pas le droit de les rejeter. La science peut simplement démontrer qu'ils sont matériellement impossibles, et il apparaîtra alors qu'ils doivent être compris spirituellement ; et une fois qu'ils auront été ainsi compris, ils ne seront plus attaqués, car ils seront alors reconnus comme appartenant entièrement au domaine de la foi.

Un jour, toutes les écoles cléricales reconnaîtront le fait que les critiques du Dr Krauss ont rendu un immense service à l'Église et ont aidé l'Exégèse à faire un pas de géant en avant.

Chaque fois que la foi sortira de son sanctuaire, pour troubler la science dans ses recherches tranquilles, la science aura le droit de la prendre poliment par la main et de lui montrer sa maison.

Et si la foi, prétendant être la maîtresse absolue dans sa propre maison, dit : « Je suis immuable, mais il me plaît d'affirmer aujourd'hui ce que j'ai nié hier ; de dire aujourd'hui : « ceci est un dogme », alors qu'hier j'ai dit : « ceci n'est pas un dogme », et alors qu'en même temps j'insiste sur le fait que tous les dogmes sont des vérités éternelles, et que je n'ai aucun pouvoir pour les créer », la science lui dira alors : « Soyez sur vos gardes ». Si vous jetez des pierres à mes fenêtres, vous renverserez les lois fondamentales de la logique. Vous ne serez alors plus au-dessus de la raison, mais vous entrerez en conflit avec elle, et j'ai le droit de la défendre. Direz-vous qu'en agissant ainsi, je détruis votre autorité ? Bien au contraire ! J'affirme votre autorité en abrogeant tout ce que vous faites contre cette autorité. La foi peut-elle affirmer ou nier autre chose qu'elle-même ? Peut-elle changer selon les fantaisies des hommes ? Si donc vous parlez contre vous-même, c'est comme si vous ne parliez pas du tout, et nous croyons encore aujourd'hui ce que vous nous avez enseigné hier ».

Quand les hommes comprendront-ils que ce qui suscite la plus grande opposition à l'établissement d'une autorité durable dans le monde, ce sont les prétentions du despotisme ?

Il est certain et évident que les évangiles sont toujours lettre morte, et que le règne du christianisme, que tant de gens croient presque terminé, n'a même pas encore commencé. Le catholicisme, qui est exclusivement romain, n'a été rien d'autre qu'une réorganisation du sacerdotalisme antique, et le Vatican a ses autels encore plus ensanglantés que le Capitole. La Rome des prêtres a emprunté aux peuples les plus barbares leurs horribles hécatombes humaines. Saint Pie V n'avait rien à envier aux anciens druides, et les autodafés ont surpassé les gigantesques idoles remplies d'hommes, qui ont été brûlés vifs en l'honneur de Teutatès ou d'Irminsul. Cependant, les victimes de l'inquisition ne sont pas celles qui ont subi les traitements les plus cruels. Leurs agonies ont pris fin plus vite que celles des malheureux qui ont été torturés dans les couvents.

Saint Jean l'évangéliste, qui était son apôtre préféré et connaissait les doctrines secrètes, a écrit les mystères du vrai christianisme dans un livre que l'église officielle ne peut pas comprendre. Il commence son évangile par ces mots sublimes : « Dans le Principe était la *sagesse* », Il appelle Antéchrists, ceux qui ne reconnaissent pas que Jésus fut véritablement un homme. Il dit que toute la loi est que les hommes doivent s'aimer les uns les autres, que personne n'a jamais vu Dieu, et que nous devons aimer

Dieu, que nous ne pouvons voir, en aimant l'humanité, que nous voyons. (Il était détesté par les usurpateurs du pouvoir ecclésiastique, et ils sont allés jusqu'à l'excommunier, il n'osait plus parler publiquement à ses disciples). Il parle d'un homme qui veut être considéré comme un prêtre universel, et qui refuse d'accepter ses lettres. Il l'appelle Diotrèphe, c'est-à-dire nourri par Jupiter, jeune rejeton d'une vieille idolâtrie, un pontife qui voudrait être Dieu ; et les communications confidentielles de cet apôtre incompris se trouvent dans une épître adressée à un Romain du nom de Gaius.

Les doctrines de Saint Jean ont été conservées par des sociétés secrètes, par des chrétiens illuminés, des gnostiques orthodoxes, par les rosicruciens du Moyen-Âge, par les initiés de la Cabale, et par les Grands Maîtres incompris des Francs-Maçons et des Templiers.

Le pouvoir religieux a toujours été entravé par des influences sacerdotales ; les prêtres savent que le pouvoir divin doit leur appartenir ; et pour obtenir ce pouvoir, ils veulent dominer sur le pouvoir royal d'une manière plus facile que par la suprême ascendance de la vertu. Un prêtre comme saint Vincent de Paul fait plus de bien, même dans un ordre temporel, qu'un roi ne pourrait en faire, et tous les trésors du monde sont à ses pieds ; il peut tout commander, parce qu'il ne convoite rien, et la loi, qui le rend maître de tout, peut être exprimée par une formule courte : « Nous devons être au-dessus de toutes choses, si nous voulons les dominer. » Nous ne possédons pleinement que les choses auxquelles nous pouvons facilement renoncer ; ce dont nous avons besoin est nécessairement notre maître, et nous ne pouvons pas véritablement gouverner, si nous sommes liés par une chaîne. Les pauvres sont donc les seuls riches, et pour enlever à cette phrase son aspect paradoxal, il faut l'expliquer avec les paroles du Christ. La pauvreté dont il parle est cette pauvreté souveraine, qui consiste en un esprit indépendant et une émancipation complète de la convoitise des richesses ; la pauvreté d'esprit, qui ne doit pas être confondue avec la maladresse intellectuelle. Jésus a loué le détachement, mais il n'a jamais encouragé la stupidité.

Désirer continuellement et pacifiquement le bien dans la vérité et dans l'ordre, c'est être puissant ; mais pour rendre notre désir ou notre volonté pacifique et continue, il doit être libre de tout espoir et de toute peur. Le mal moral provient de différentes influences et est toujours plus ou moins causé par la peur ou par un espoir illusoire ; et le bien est l'activité indépendante, qui aboutit à une paix profonde. Nous n'attirons jamais efficacement les choses que nous désirons, c'est-à-dire aux influences desquelles nous nous soumettons ; ce sont les choses qui nous

attirent. Archimède a dit : « Laissez-moi avoir un point où je peux attacher mon levier, et je vais déplacer le monde », et Jésus a dit : « Il faut que le fils de l'homme soit élevé au-dessus de la terre. Quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi. » Et encore une fois, il a dit : « Cherchez premièrement le Royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît » ; et quand il a dit cela, il n'a promis aucun miracle ; il a simplement révélé à ses disciples une de ces lois supérieures, qui manifestent Dieu dans la nature, une loi que nous pourrions appeler le pouvoir attractif de la liberté gouvernée par l'ordre, et l'ordre par la liberté.

Éliphas Lévi

Paru dans : *The Theosophist*, août 1884

Traduction : Appelicon

# LE VOILE DU TEMPLE DECHIRE

## Chapitre VIII

### Comment gouverner les influences par la puissance

Nous ne devons pas confondre le simple potentiel avec la puissance. Un homme mauvais peut être puissant pour faire le mal ; mais le mal ne sera jamais une vraie puissance ; et c'est la raison pour laquelle nous avons osé dire : Satan n'existe pas. L'enfer n'est pas une puissance, ce n'est qu'un cercle de mauvaises influences, et le diable est le cauchemar hystérique de l'impuissance et de l'envie.

Le bien seul est une puissance, et il détruira toujours l'influence du mal, et c'est pour cette raison que Jésus nous conseille de ne jamais perdre nos forces en luttant en vain contre le mal, mais simplement de faire le bien, qui est l'antidote du mal. Nous n'avons pas besoin de punir les méchants, ils se punissent eux-mêmes suffisamment ; nous devons simplement détruire leur influence par la puissance du bien. « Dix hommes justes », dit-il, « auraient suffi pour sauver la ville de Sodome ». Examinons ce que signifie un *"homme juste"*. Cela signifie-t-il un fakir ou un ascète ? Non. Cela signifie un homme qui remplit pleinement ses devoirs d'homme et qui ne renonce à aucun de ses droits. S'il se sacrifie souvent pour les autres, il le fait parce qu'il aspire à l'éternité et veut obtenir de grandes richesses morales. Il prête à l'humanité, afin de devenir le créancier de Dieu ; mais sachant que le sacrifice est plus élevé que la

justice, il n'exige le sacrifice de personne. S'il ose être sublime, il le fait parce qu'il a le droit d'être sublime, un droit qui appartient à ceux qui sont capables de le comprendre, mais qui ne peut être donné.

Seul l'homme juste est un homme, les autres sont des avortements de l'humanité. Seul l'homme juste est libre, et par conséquent lui seul peut exercer un pouvoir ; les autres absorbent et distribuent des influences ; ils abusent de la force et en sont les victimes. Seul l'homme juste incarne l'humanité en lui-même, car seule la justice est éternelle, l'injustice est le suicide de l'âme. Seul l'homme juste ne craint aucun châtement et ne désire aucune récompense. Le prix du bien est dans le bien, et la punition du mal est le mal lui-même.

Un homme juste n'est pas nécessairement un héros, et un héros n'est pas toujours un homme juste ; mais les actes héroïques rachètent les actes faux et rendent les âmes capables de devenir justes. Les animaux humains, par des actes héroïques, sautent, pour ainsi dire, vers la perfection humaine et raccourcissent ainsi la distance, tandis qu'un homme juste avance à pas égaux, est sûr d'arriver et n'a pas besoin de gambader et de sauter.

Un chien, qui meurt de chagrin sur la tombe de son maître, transforme peut-être ainsi son âme animale, et peut naître dans un corps humain. La métempsycose est un système auquel on croit généralement davantage, mais dans lequel se cache peut-être une mystérieuse vérité, surtout quand on la regarde dans un ordre ascendant. Si un homme juste peut devenir un ange, pourquoi un bon animal, qui est fidèle jusqu'au sacrifice volontaire, ne deviendrait-il pas un homme ? C'est un secret de la nature qu'il ne nous a pas été permis de pénétrer.

Pour nous, la justice ne dépend pas des rêves ou des espoirs d'une autre vie ; elle a toutes ses lois et leurs applications dans la présente.

Savoir tout ce que nous pouvons savoir, vouloir ce que nous devons, oser ce que nous voulons, est très simple et n'a rien de mystique. La poésie n'est pas un devoir mais un plaisir. Être maître de ses sens, agir avec raison, faire son devoir et respecter les droits d'autrui, ne désirer que le bien, se détourner de la bassesse et de la turpitude, tout cela signifie en somme être un homme honnête. Cela ne signifie pas mériter le ciel ; mais repousser et vaincre toutes les mauvaises influences par le pouvoir du bien, c'est posséder le secret de la bienfaisance et du bonheur ; c'est ne plus avoir d'envie et n'avoir plus rien à désirer sur terre.

L'idée d'un Dieu, que nous devons apaiser et qui pardonne les péchés, est un grand obstacle à la justice, et nous devons être bien convaincus que



la justice est inexorable, et n'acquiesce pas les dettes de ceux qui lui en doivent une. L'homme peut pardonner, car les fautes que l'on peut commettre contre lui, dépendent de la valeur qu'il leur donne : la loi humaine, qui ne possède rien d'absolu, peut être raccourcie ou étendue, mais la loi divine est immuable, car elle est fondée sur l'ordre éternel. Par la loi divine, le débauché devient abruti et brutalisé, un dévot imbécile, un mystique un fou : par la loi divine, un médecin ignorant est nécessairement indigne, un prêtre malveillant et cupide méprisé et un égoïste casuiste odieux. Par la loi divine, l'homme trouve la liberté par la raison ou est éternellement jeté dans l'esclavage de la folie. Le fanatisme, l'ambition, la convoitise et l'amour impur sont les folies qui, plus que toute autre, asservissent les hommes. Néanmoins, la religion, l'honneur, l'intelligence et l'amour honnête, sont des forces vivantes de l'âme. Jésus dit, en parlant de la loi religieuse : « La loi est faite pour l'homme, et non l'homme pour la loi ». On peut dire la même chose des honneurs, des richesses et des femmes. Nous n'entrons en possession de ces jolies choses que lorsque nous ne nous permettons en aucun cas d'être possédés par elles.

Les pères jésuites accommodent et plient la religion à toutes les habitudes humaines ; ils ne sont ni exigeants ni rigides ; ils donnent des évêchés, mais ils ne les acceptent pas ; ils font le vœu de pauvreté, et individuellement ils sont pauvres ; mais ils ont d'immenses sommes d'argent à leur disposition. Ils n'ont ni femme ni concubine, ce qui leur permet de travailler et de faire bouger le monde grâce à l'influence occulte des femmes. Ils mettent en jeu toutes les passions humaines pour leur propre profit, mais ils ne laissent pas ces passions les posséder. C'est la raison pour laquelle les Jésuites, après avoir été battus, ridiculisés, rendus infâmes, déshonorés, réprimés et chassés, reviennent toujours et sont toujours plus puissants que leurs ennemis. On a vainement tenté de leur opposer la Franc-maçonnerie et l'illuminisme. La majorité des Francs-maçons et des Illuminés étaient indépendants et, en tant que tels, aimaient profiter de la vie et ne comprenaient ni l'obéissance absolue à une hiérarchie, ni l'abstinence personnelle ; il y avait parmi eux des individus distingués, mais ils n'ont jamais eu d'association puissante. Il n'y a pas de pouvoir isolé ; il ne se manifeste que dans des groupes et des associations.

Un esprit bien équilibré attire vers lui tout ce qui cherche l'équilibre, en dispose et le dirige. Si les Jésuites étaient parfaitement équilibrés, c'est-à-dire s'ils avaient autant de raison, autant de vraie science naturelle, qu'ils ont d'érudition théologique, et s'ils avaient autant de dignité humaine que de capacité sacerdotale, ils seraient et resteraient les maîtres du monde. Malheureusement pour eux, mais heureusement pour ceux qui

ne les aiment pas, tel n'est pas le cas. Néanmoins, cet ordre notoire continue d'exercer une grande influence, sinon un réel pouvoir à tel point qu'aucune autre société, encore plus forte, ne peut l'en déposséder. L'ordre de Saint Ignace est la création d'un génie halluciné. Que vienne un véritable initié, encore plus sage et plus honnête que Weisshaupt, et qu'il tente de régénérer la vieille franc-maçonnerie, ou d'en instituer une nouvelle, et les mines souterraines, que les renards rusés de Loyola continuent de creuser sous toutes les institutions modernes, seront ouvertes.

Tant que des influences passionnées et donc fatales se combattront dans le monde, seule la nécessité aveugle prendra la place du pouvoir. Par conséquent l'influence passionnée des jésuites aura une conséquence destructrice pour le catholicisme clérical. En exagérant l'autorité du pape, ils l'ont détruite ; en proclamant son infaillibilité dans l'église, ils l'ont rendue douteuse et donc « nulle » en ce qui concerne le surnaturel et le miraculeux. En annonçant un dogme aujourd'hui, qui n'était pas un dogme hier, Rome a justifié tous les hérétiques et ouvert la porte à l'indulgence universelle. Ce grand événement religieux est apprécié de différentes manières, pour certains c'est une catastrophe, pour d'autres une victoire ; mais pour les désintéressés et les penseurs de sang-froid, c'est certainement une révolution. Pour nous, qui ne croyons pas au fatalisme, et qui attribuons à la Providence tout ce qui semble être le résultat nécessaire des lois universelles, la convention, qui a institué le dogme de l'infaillibilité du Pape à la majorité des voix, présente résolument une transformation de la doctrine catholique, c'est-à-dire une porte ouverte à la conciliation universelle ; et si un pape intelligent décide qu'il n'y aura dans le monde qu'une seule religion et une seule église, tout ce qu'il aura à faire sera de le proclamer, et pour les croyants, même les plus fanatiques, et ceux qui se sont le plus opposés au progrès, ce sera immédiatement comme le pape infaillible l'ordonne. Il ne nous reste plus qu'à savoir si l'influence des jésuites permettra jamais qu'un homme assez fort par son intelligence et sa volonté pour accomplir une telle œuvre soit autorisé à occuper la chaire pontificale.

La puissance d'une force se manifeste en proportion de l'énergie de résistance, en politique comme en dynamique. Un mathématicien a dit à Napoléon Ier que nous ne pouvons gagner la force que par la résistance. L'équilibre ne s'établit jamais sans la rencontre de deux forces opposées, et les sages cabalistes ont exprimé cette pensée d'une manière énigmatique et singulière, en disant que les démons sont les maisons de combat des anges. La légende de Saint Bernard nous raconte qu'un jour le

diable a cassé une des roues de la voiture du saint, et que le saint homme a forcé le mauvais esprit à se transformer en roue, pour remplacer celle qui avait disparu. Une autre légende, encore plus ancienne, issue de la même idée, dit qu'un ours ayant dévoré l'âne d'un saint, fut changé pour servir à son tour de bête pour la selle du pieux et robuste saint. Cela montre, comme nous l'avons déjà dit, que le diable se livre au vrai magicien tandis que le sorcier ordinaire se livre lui-même au diable.

Ce que nous appelons le diable n'est que magnétisme négatif ; le mal est un défaut, et le prince de l'enfer n'est qu'une personnification fictive du rien ; c'est le fantôme galvanisé de l'absurde, la forme fantastique de la folie. Toutes les personnes mal disposées sont des fous, car les fous sont toujours mal disposés, et c'est pourquoi les saints ne sont pas des sages. J'utilise le mot « saints » dans le sens où il est communément pris et honoré. Il y a deux serpents autour du bâton d'Hermès ; l'un est blanc et l'autre noir, mais les deux sont entrelacés autour du même bâton, qui est le sceptre de Trismégiste. Chacun des deux serpents, s'il est séparé de l'autre, est illusoire et destructeur ; l'un autant que l'autre. Que nous ayons les yeux fermés avec un bandage blanc ou noir ne fait aucune différence, chaque bandage nous rend incapables de voir. Le serpent blanc nous fait chercher la mort dans la vie, le serpent noir absorbe la vie dans la mort. Le serpent blanc est une fiction du jour éternel, le serpent noir est le mensonge de la nuit éternelle ; le bâton hermétique produit un équilibre entre les nuits et les jours et révèle ainsi le secret du mouvement et de la vie. Devant le tribunal d'Hermès, Caïn et Abel sont tout aussi insensés ; le prophète Hénoch, qui représente Hermès chez les Hébreux, n'a tué personne comme Caïn, ni ne s'est laissé tuer par personne comme Abel ; mais il a séparé sur terre les piliers sur lesquels repose la science éternelle, et il est monté au ciel en échappant à la mort.

Elie et Hénoch symbolisent les grands Hiérophantes, qui ont obtenu la vie éternelle sur cette terre ; cela signifie qu'ils ont obtenu la connaissance et l'amour parfait des vérités impérissables. C'est pourquoi la légende sacrée dit qu'ils ne sont pas morts comme les autres, mais qu'ils ont dû nécessairement se débarrasser de leurs enveloppes terrestres, pour s'élever à des hauteurs supérieures, où il serait impossible de vivre, s'ils étaient chargés d'un corps mortel. Ce rejet nécessaire est allégoriquement évoqué par le manteau qu'Elie a laissé derrière lui lorsqu'il s'est élevé dans le char de feu. Elisée touche l'eau du Jourdain avec ce manteau lorsqu'il invoque le Dieu d'Elie, et le fleuve sacré se divise pour recevoir le vêtement sacré. Pour cette raison également, les Indiens enterrent leurs morts dans le Gange.

Si vous refusez d'admettre des allégories dans la Bible, vous devez consentir avec Voltaire à n'y voir que le genre de livre le plus absurde et le plus grossier ; mais la moindre connaissance du génie oriental et surtout du génie hébreu suffit à rendre ces allégories évidentes et à restituer à ce vénérable livre son prestige et sa pleine autorité.

Si la Bible nous dit par exemple qu'une source d'eau est sortie de la mâchoire d'un âne, et que l'eau qu'Elie a versée sur son autel de pierres a pris feu et a consumé l'holocauste et les pierres, etc., nous sommes absolument obligés de comprendre par "*mâchoire d'âne*" une colline ou un rocher, qui était appelé par ce nom, et par "*l'eau*" qu'Élie a utilisée, une huile bitumineuse ou minérale ; et si ces suppositions ne peuvent être acceptées, nous devons au moins reconnaître que ces histoires ont une sorte de signification allégorique, à moins que nous ne soyons dotés d'une crédulité puérile et stupide.

Vous dites que Dieu peut faire tout ce qu'il veut. Dieu doit faire ce qu'il peut vouloir. Il ne peut pas vouloir la destruction de ses propres lois, il ne peut pas vouloir le désordre ou le ridicule, sinon il serait en dessous de la norme de la raison humaine la plus sous-développée.

Tel est le cas du sage qui exerce un véritable pouvoir au nom de l'ordre éternel et de la raison suprême. Jésus répond avec mépris aux pharisiens qui lui demandent de faire apparaître quelque chose de miraculeux dans le ciel ; car les miracles ne prouvent rien d'autre que l'imposture de celui qui les désire. Les vrais miracles sont ceux de la raison et de la foi ; le grand miracle d'un homme juste est de conquérir l'éternité et de se rendre immortel ; mais c'est exactement le genre de miracle que le vulgaire ne peut pas accomplir, et que les pharisiens de tous les systèmes religieux ne contempleront jamais.

Les âmes ordinaires tombent comme des feuilles sèches et le vent de la mort les emporte dans un tourbillon éternel. Là, elles disparaissent et s'éteignent, et toujours pas une seule feuille morte n'est annihilée, et tout ce qui a vécu une fois se transforme pour vivre à nouveau. Mais qu'est-ce que ce tourbillon éternel de vie inférieure, sinon la perpétuité de la mort ? Sortir de ce tourbillon, s'échapper de ce gouffre, c'est le rêve du sage ; un rêve qu'il aura réalisé dans cette vie, dès qu'il sera arrivé au royaume de la paix profonde. Il en va autrement de l'ascète qui s'impose des souffrances et qui sera bien puni et bien trompé. S'il n'existait pas de vie future, le sage n'aurait rien perdu et n'aurait rien à craindre ; car s'il était certain qu'il devait mourir entièrement et absolument, il ne changerait même pas alors sa façon de vivre, car il a choisi la meilleure partie de ce monde. Il peut se résigner à subir toutes les possibilités de cette vie

mortelle, qui pourrait lui arriver dans une autre. Je sais qu'en prêchant ce genre de sagesse, très peu de prosélytes seront faits. Les hommes veulent des promesses et des menaces, ils doivent avoir des exagérations et quelque chose de fantastique. Il est beaucoup plus facile d'imiter Saint Labras que Socrate. Saint Alexis, qui a fui sa femme et son palais le soir même de son mariage pour devenir mendiant, se serait probablement révélé être une sorte de mari méprisable. Saint Paul a dit : Le christianisme a été victorieux par la folie, parce que le peuple n'a pas pu y parvenir par la sagesse. L'apôtre impulsif n'a pas considéré que le Dieu de la folie est nécessairement le diable, et que le Dieu de la sagesse est la raison suprême et éternelle. Quel genre de dieu les maniaques de la croix ont-ils fait pour nous ? Le dieu des disputes théologiques, le dieu des guerres de religion, le dieu des syllabus et de Veillot. Les superstitieux pourraient bien s'écrier : - Ils ont mis le diable à la place de Dieu, et Dieu à la place du diable ; c'est-à-dire qu'ils maudissent la vérité comme si c'était du mensonge, et qu'ils exaltent le mensonge comme si c'était la vérité. Ils considèrent la nature, la science et la raison comme des tricheurs ; ils veulent que nous tuions l'imagination, que nous rendions l'esprit aveugle et que nous endormissions la chair, que nous anéantissions la pensée pour adorer l'obéissance et le mystère, et pourtant le plus grand des évangélistes, celui qu'ils comprennent le moins, celui qui est toujours une pierre d'achoppement pour les critiques comme M. Renan, - dit saint Jean, parlant de la raison ou de la « parole » éternelle, que c'est la vraie lumière, qui a illuminé l'homme depuis qu'il est entré dans le monde. Salomon a dit que Dieu a tout fait par le poids, le nombre et la mesure ; cela signifie que les lois de la nature sont exactes et qu'aucun autocrate divin n'intervient jamais pour apporter un changement. Un prophète dit que celui qui méprise la connaissance est indigne de devenir prêtre. Jésus a dit que si l'aveugle conduit l'aveugle, les deux tomberont dans le précipice. Mais qu'est-ce que ça peut leur faire ? L'école de M. Veillot a changé tout cela. Vous demandez la raison ? Prenez l'infailibilité du Pape. Vous voulez de la science ? Voici les Frères de Saint-Ignorantus. Tenez bon, et ne vous renseignez pas auprès des tribunaux de justice, comment ces célibataires involontaires, à qui nous confions nos enfants, comprennent et souvent traitent la nature !

Le dogme religieux est une philosophie mise en énigmes, les mystères sont des propositions, représentées par des tableaux et sous une forme paradoxale. La religion est le Sphinx, elle dévore ceux qui ne la comprennent pas et tourmente ceux qui la méprisent. C'est quelque chose que le sage doit savoir, et quelque chose dont il doit garder silence. La prudence des siècles a créé le dogme et les mystères. Ne posons pas de

mains sacrilèges sur les pierres tombales de nos pères.

La religion est la vie du cœur, le pouvoir intime de l'âme. Malheur à celui qui pense pouvoir s'en passer ; mais triple malheur à celui qui se fait l'esclave des prêtres !

Le sage doit avoir plus de religion que le prêtre, et doit considérer les prêtres non pas comme ses maîtres, mais comme les serviteurs du sanctuaire. Il doit, par le pouvoir de la raison, restreindre leurs influences, chaque fois qu'ils sont fanatiques et extravagants.

Que le pape soit le chef du prêtre, et qu'il soit infaillible pour eux. Nous ne souhaitons rien de mieux. Il y aura moins de déraison chez un seul croyant que chez mille, et l'obéissance passive est un palliatif contre la folie du plus grand nombre. D'ailleurs, il se peut qu'un jour un homme raisonnable devienne pape, et alors les fous devront obéissance à la raison.

Mais pour les sages, il n'y a pas d'infaillibilité en dehors de la raison éclairée par la science, qui produit logiquement la foi.

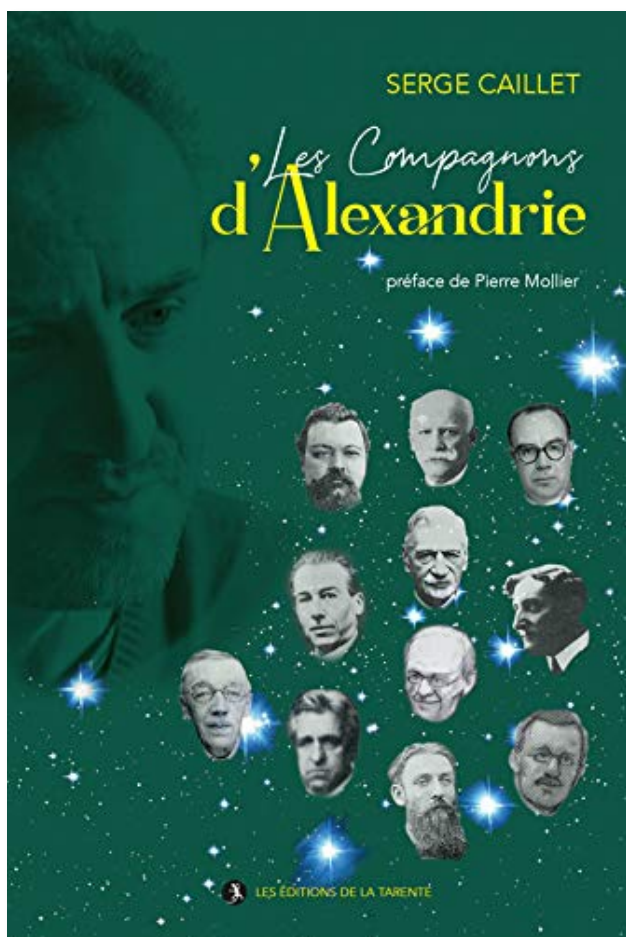
Les influences des fous ne sont dangereuses que pour les fous ; les sages les évitent ou les limitent par le pouvoir.

Éliphas Lévi

Paru dans : *The Theosophist*, septembre 1884

Traduction : Appelicon

## BRUNO LE CHAUX A LU POUR VOUS...



Le dernier ouvrage de notre ami Serge Caillet s'intitule *Les compagnons d'Alexandrie*<sup>1</sup>.

Il nous permet de découvrir - ou de redécouvrir car certains nous sont déjà très familiers, surtout les quatre premiers - onze personnages français qui ont pour point commun d'avoir été des adeptes des rites Égyptiens de Memphis-Misraïm.

Nous parcourons ainsi les vies de Gérard Encausse (Papus), Charles Détré (Téder), Jean Bricaud, Constant Chevillon, Raoul Fructus, Georges Lagrèze, Jean-Henri Probst-Biraben, Henri Dubois, Henri Dupont, Robert Ambelain et Albert Audiard.

Chaque chapitre regorge d'anecdotes et se lit avec passion.

De nombreuses références à la revue *L'Initiation* - et aussi à *Mysteria* - sont utilisées comme matière à cet ouvrage, tant remarquable par sa riche documentation que par sa facilité de lecture. Nous entrons littéralement dans l'intimité de ces personnages, ce qui les rend humains et si proches de nous. Une belle réussite que cet ouvrage que nous recommandons vivement comme livre de l'été à lire sur la plage ou ailleurs.

---

<sup>1</sup> *Les compagnons d'Alexandrie*, par Serge Caillet (préface de Pierre Mollier)

Les Editions de La Tarente, 2021, 23 euros

<https://latarente.fr/accueil/158-les-compagnons-d-alexandrie-9782916280530.html>

## Points de Vue Initiatiques

Revue de la Grande Loge de France

Juin 2021, n° 200, 196 pages !<sup>2</sup>



Je vous avoue que j'attendais ce numéro 200 avec quelque peu d'impatience : connaissant la qualité des précédents exemplaires de la revue, je me préparais à un feu d'artifice : non seulement je ne suis pas déçue mais plutôt comblée, d'autant que le nombre de pages est bien plus important et signifie encore de plus belles découvertes.

« Du bon usage des symboles : quel titre ! Il présage de nous emmener sur des chemins initiatiques multiples, riches, instructifs. Ceci se concrétise au long des articles qui vont

toujours à l'essentiel et n'ont aucune frontière traditionnelle et spirituelle.

La première de couverture résume le propos : symbolisme, rationalité, sacré, art, rites, mythes... sont les facettes d'une même quête, celle de l'au-delà de l'immédiat, du visible, de la réalité horizontale.

C'est une recension difficile que celle-ci : ou elle est très longue ou, au contraire, elle laisse la place aux auteurs. Aussi vais-je tenter un équilibre afin de permettre au futur lecteur de s'enchanter à l'avance.

<sup>2</sup> Pour tout abonnement, contacter le site [www.gldf.org](http://www.gldf.org) ou la rédaction de la GLDF au 01 53 42 61 84 et [redaction@gldf.org](mailto:redaction@gldf.org)

Tous les numéros sont superbement illustrés.

- 4 numéros par an : 24 €
- 8 numéros sur 2 ans : 45 €

Mode de paiement par chèque ou virement bancaire.



La Grande Loge de France a pour rite le Rite Écossais Ancien et Accepté (REAA) et il est logique que le premier article lui soit consacré. Une phrase est essentielle : « *Le symbole est un iceberg* ». En effet, Jean Harry démontre bien que son interprétation peut être multiple car la richesse de l'outil n'a pas toujours le même sens pour celui qui l'utilise, ce en fonction de son taux vibratoire propre. L'auteur écrit ces mots : labyrinthe, polyphonie..., bref, il nous renvoie à l'alchimie du sacré.

Jean-Emile Blanchi rappelle combien le symbole nous permet d'accéder librement à un état de conscience supérieur, d'atteindre le sublime, tout en affirmant qu'immanence et transcendance sont indissociables. Alain Malherbe poursuit en affirmant que le symbole nous aspire, nous inspire à la contemplation, au lumineux, à la voie du cœur, celle de l'amour universel (*si présente dans le bouddhisme Mahayana*). Et Marc Henry de souligner que Raison et Imagination se complètent, s'enrichissent mutuellement, dansent ensemble sans se contredire, mais, au contraire, en permettant un équilibre qui protège de tout excessivité dans un sens ou dans un autre.

Brice Châtel établit bien la différence entre la vérité individuelle et la Vérité que les symboles nous permettent d'approcher afin de permettre une transmutation de l'être.

Naturellement, il va être question des symboles en maçonnerie avec Jean-François Pluviaud et de leur approche philosophique avec Christian Bonhomme, avec cette assertion de Robert de Rosa : « *C'est le sujet qui fait le symbole* » et qui parle de la nécessité de réenchanter le quotidien : merveilleuse perspective ! Quant à Jean-Jacques Gabut, il rappelle les bases de la maçonnerie : opérative, biblique, antique et chevaleresque. Michel Aubin consacre son propos au caractère sacré du temple où les symboles et les rites se manifestent avec sens. Pascal Joudiou, quant à lui, s'attarde précisément sur ces derniers pour nous en livrer le sens, le rôle, le but : ceux de nous faire progresser vers le lumineux (*le numineux ?*), vers l'Humain (*Ne plus être des individus mais des Êtres Humains*).

Chacun connaît Françoise Bonardel et c'est une belle surprise que de la voir participer à ce numéro sur « Les symboles, langage de l'alchimie ».

Autres bonheurs : un entretien avec la merveilleuse Annick de Souzenelle pour qui « l'humanité est un exil », et un autre avec le paléanthropologue déjà célèbre, Pascal Pick... Tous deux sont incontournables.

Autre entretien : Julien d'Huy, historien, sur « Mythes et rites forment deux faces d'une même pièce ». Passionnant !

Il est bien évident, quand on aborde le sujet des symboles, qu'ils sont éminemment présents, à travers les âges, dans toutes les civilisations, dans toutes les expressions artistiques, en particulier la peinture. André Ughetto ne peut qu'en défendre le principe tandis que Frédéric Mostacci, lui, quitte le figuratif pour s'immerger dans le contemplatif, le méditatif dont le symbole n'est que le support et que l'on dépasse en approchant d'un état de conscience universelle.

Tout est symbole et chaque initiation est porteuse de sens : François Gruson va donc poser bien des questions qui prouvent finalement que le symbole est un langage de liberté, d'universalité, de compréhension du monde.

Deux derniers textes plus historisants complètent ce numéro 200 : l'un de Philippe Langlet sur « Les origines chrétiennes de la Franc Maçonnerie », et l'autre de Olivier Balaine sur « Maçonnerie, symbolisme et postmodernisme », mettent un beau point d'orgue à ce « recueil » remarquable à conserver précieusement dans la bibliothèque de tout cherchant.

A noter enfin une brève histoire de Points de Vue Initiatiques et un hommage à Hubert Germain, tous deux réalisés par Jean-Pierre Thomas. Également « Le symbolisme dans l'architecture de Thaïlande » par Christian Sorand, et « Architecture et symbolisme » par François Gruson, etc., sans compter les recensions...

Nous refermons les pages de la revue, comblés, enrichis, sans doute plus « intelligents » (au sens spirituel du terme) qu'auparavant. A partager sans modération : je déteste la flatterie mais il faut reconnaître que le directeur de la Rédaction, Robert de Rosa, doit être un peu magicien. Quelle équipe éditoriale !



# L'Initiation Traditionnelle

[initiation.eu](http://initiation.eu)

[germe.fr](http://germe.fr)

